

**Géométrie littéraire
&
autres nouvelles**

A mots croisés

**Géométrie littéraire
&
autres nouvelles**

**Ateliers d'écriture
Octobre 2013 – Juin 2014**



« L'entrelacement des mots que l'on échange
assure entre les êtres une communauté réelle. »

Miroirs de l'amour
Paul ZUMTHOR

Préface

A mots croisés... La saison 2013-2014 des ateliers d'écriture « A mots croisés » s'inscrit pleinement dans cette vision ouverte et transversale de l'écriture.

Grâce au partenariat avec la ville de Bagneux et la Maison des arts, notre écriture s'est nourrie de belles rencontres artistiques et humaines. Gérard Roveri, sculpteur, a partagé avec nous son amour du métal et déclenché des récits autour de *l'art et la matière*. Fabienne Oudart, plasticienne, nous a fait entrer dans les formes élémentaires et les couleurs, inspirant des récits autour de la *géométrie littéraire*. Avec l'exposition « De Thésée à Mondrian », France de Ranchin nous a donné accès à l'univers du labyrinthe et notre écriture s'est perdue dans *les tours et détours du labyrinthe et de la vie*. Pour répondre aux jeunes talents de Bagneux mis en avant dans l'exposition « Carte Blanche », nous sommes allés chercher *du côté du slam* et en écho aux photographies de Thomas Monin, membre du Photo Club de Bagneux, avons imaginé des « *vrais-faux* » *proverbes et citations*.

La saison 2013-2014 a aussi été l'occasion de découvrir des auteurs dont l'écriture nous a accompagnés dans l'approche de différents thèmes et styles d'écriture : Philippe Grimbert et la petite robe de Paul, *objet d'imaginaire*, Sei Shonagon et ses « *choses qui* », Vincent Wackenheim et *l'éloge de la première fois* ou encore Blandine Le Callet et la question du *point de vue* dans son roman « *La pièce montée* ».

Géométrie littéraire & autres nouvelles

Tendres ou loufoques, drôles ou dramatiques, romantiques ou décalés, les textes de la saison 2013-2014 reflètent enfin et surtout l'enthousiasme, l'envie d'écrire et la personnalité des écrivants de l'atelier *A mots croisés*.

Nadine Aguilar, Noëlle Arakelian, Maria Besson, Karine Bihan, Zina Illoul et Joan Monsonis, tous ont pris un réel plaisir à l'écriture de ces récits et partagé des moments forts lors des lectures.

A vous maintenant de découvrir notre recueil de textes et de croiser notre route et nos mots !

*Virginie Louise
Présidente de l'association
A mots croisés*

Remerciements

Merci à Marie-Hélène Amiable, maire de Bagneux, Bernadette David, 3ème adjointe chargé de l'enfance, la restauration et la vie associative, et à Patrick Alexanian, conseiller général des Hauts-de-Seine et conseiller municipal délégué à la culture, pour leur soutien à l'égard de la culture et la vie associative balnéolaises. Merci à l'équipe Citoyenneté-Vie des quartiers pour son efficacité.

Merci à Nathalie Pradel, directrice de la Maison des arts de Bagneux, et à son équipe de nous avoir ouvert les portes de la MDA et donné l'opportunité de belles rencontres humaines et artistiques.

Merci aux artistes qui ont partagé leurs œuvres et leur vision artistique avec nous : Gérard Roveri, Fabienne Oudart, France de Ranchin, Thomas Monin, ainsi que les « jeunes talents » de l'exposition « Carte blanche ».

Merci à Olivier Louise, Dominique Darcel, Anita Cortés, Raheel Bhatti et Karine Bihan qui ont transcendé nos textes par leur voix et leur humour lors des clôtures d'exposition.

Merci à Philippe Blanchard, président du Photo-Club de Bagneux, pour les liens tissés entre nos associations, à Migette Rognon, présidente de Bagn'arts, et Florence Baudier, présidente d'Art Mature pour les premiers échanges initiés à l'occasion de l'exposition « Les artistes de Bagneux » et de la Fête des associations, du sport et de la musique.

Merci à Serge Barès pour les clichés de notre atelier.

L'art et la matière

Plier, emboutir, marteler, poncer, lustrer, patiner... Quand l'artiste s'exprime sur ses créations, c'est aussi une affaire de mots.

Gérard Roveri nous a donné accès à son univers de métal lors d'une exposition à la Maison des arts de Bagneux, démontrant que sensualité et émotions pouvaient se dégager d'une structure de tôle pliée ou de lames de fer rouillé.

Notre inspiration s'est aussi nourrie du roman « Pietra viva » de Leonor de Recondo, qui fait écho à cette relation étroite entre l'artiste et son matériau. Bouleversé par la mort d'un ami, Michel Ange part s'isoler à Carrare. Il retrouve ceux qu'il a aimés dans la matière vive du marbre et réussit, grâce à son amour de la pierre, à se reconnecter à ses propres émotions.



Lecture de textes à la Maison des arts, décembre 2013.

Photographie de Serge Barès

Rouge feu, Noëlle Arakélian

Mince, frêle, nerveux.

Il se faufilait, tourbillonnait autour de la matière.
Martelant à tout va la grande feuille métallique,
usée, rouillée, délaissée par des propriétaires indélicats.
Le tonnerre grondait, suivi de lames de feu.

Elle, abandonnée.

Lui, perdu dans cette immensité,
cherchait au cœur du support froissé, le fil de l'inspiration.

Après les coups, le silence retombait.

A tâtons, ses mains investissaient avec précision
chacune des formes.

Domestiquée, elle était à lui.

Devenant au gré des jours, sa vie, sa passion.

Sa favorite.

Moi, Zoé, sa chatte, il m'arrivait d'en être jalouse.

Alors c'est à pattes de velours, déterminée, que je me ruais
sur l'envahisseur.

L'intruse insaisissable. Toutes griffes dehors, mes prises
s'échappaient.

Mon équilibre chavirait sur ces flancs lisses, abrupts et
étroits.

Elle devenait une mer glacée.

Je soupçonneais l'iceberg, inconfortable,
dont il fallait d'un bond m'extraire si je ne voulais pas
m'enliser à tout jamais dans ses méandres.

Finalement immobile, elle ne m'importunait plus.

Réfugiée sur la plus haute étagère, je les observais.
Matin, midi ou soir, les heures s'égrenaient sans compter.
Il faisait d'elle ce qu'il voulait, là était son génie.
Pétrie à sa manière, déformée par-ci, par-là,
à coups de massue de longues heures,
je veillais sur mon Maître, à en perdre mes tympans.

Puis arrivait l'heure où avec minutie,
il laissait ses mains alertes s'avancer le long des courbes.
Commençait alors l'un des plus étranges ballets.
Un duo silencieux, conscientieux. Impudique à mes yeux.
Massage, lissage ou polissage se succédaient avec
douceur, parfois avec insistance. Toujours au même
rythme, bercés par les mêmes gestes.
A croire qu'il caressait le corps d'une autre
qui n'était pas la sienne.
Car moi son épouse, je la connaissais.
De parole de félin, de vous à moi,
je préférais la femme, tendre, sanguine, qui me nourrissait.

Après plusieurs étreintes, la malheureuse semblait toujours
aussi froissée,
aussi froide et métallique qu'au premier jour.
Il avait beau l'habiller (le bougre) de ses vernis,
ces impossibles trompe-l'œil étaient infaillibles
à mes sens.

Leur amour ne pouvait pas s'embraser,
il n'y avait aucun risque.
Sauf si...Sauf si mon maître la portait tout entière
sur le bûcher où le chaudron grondait, tout près.

Etaient-ils assez fous, tous deux, pour s'embraser rouges de feu ?

Moi Zoé, je n'aurais pas hésité, mais je tenais à lui.
Et lui tenait à sa créature de tôle et d'acier.
Elle qu'il avait récupérée, abandonnée dans le ruisseau,
Sur laquelle il avait décidé d'apposer son portrait écarlate.
Lui en elle, ainsi il la possédait.
Tout était dit.

Impuissante, j'ai vu rouge le matin où il dévoila l'esquisse.
J'avais dû m'assoupir.
J'ai cru à une apparition du Che.

Voilà, il se prenait à révolutionner son art, ou était-ce son cœur ?
Cela dit, c'était bien mon Maître.
Les yeux clos.
Rouge de colère, rouge d'amour.
Rouge feu.



Oeuvre de la série « furio » de Gérard Roveri.

Mutations, Maria Besson

Entre les quatre murs de son bureau, depuis des années, il grattait du papier. Sa plume remplissait des pages et des pages d'actes notariés. Son père, chaudronnier, s'était battu pour qu'il n'exerce pas le même métier que lui et avait œuvré pour que son fils unique soit un intellectuel. Qu'il porte une cravate, une chemise blanche et des boutons de manchettes. Il était ainsi devenu clerc de notaire.

Parfois, lorsque sa plume se trompait, il froissait rageusement la feuille et l'envoyait d'un geste ferme dans la corbeille. A d'autres moments, lorsque l'ennui devenait palpable, il s'amusait à plier les papiers dans tous les sens. Souvent, il alignait une dizaine de figures sur son bureau, puis celles-ci rejoignaient les feuilles froissées dans la corbeille. En fin de journée, il réunissait les pages utiles puis les assemblait à l'aide de la vieille presse. Il caressait cet instrument en métal et s'appliquait à bien former les dossiers de testaments, d'actes de propriété et autres documents officiels. Il entretenait une relation très personnelle entre l'importance du contenu et la légèreté du support. Que de vies, d'histoires, de valeurs réduites à exister à plat, couchées sur du papier par la force de l'écriture. Il souffrait de l'aspect réducteur que lui imposait sa tâche et souvent, il pensait à son père.

Un soir, il emmena la série de feuilles froissés, les cocottes et autres papiers pliés ou découpés au cours de sa journée de travail. En chemin, il ramassa des tôles sur un chantier et arrivé chez lui, se mit à imaginer comment s'y prendre pour donner une toute autre dimension à ses gestes

quotidiens. Dans la nuit, il chauffa une tôle immense, sauta dessus à pieds joints, la tritura pour retrouver la souplesse et les angles du papier froissé. Il voulait imprimer la forme de son énergie, caresser les courbes, aiguiser les arêtes, travailler les plis, remplir les creux...

Au petit matin, exténué, il contemplait sa première création. Il n'allait pas s'arrêter là, il avait enfin trouvé comment faire jaillir sa rage mais aussi sa joie, sa force et ses éclats de vie.



*Gérard Roveri devant l'une de ses œuvres
à la Maison des arts de Bagneux. Photographie de Serge Barès.*

Elle mange avec les mains, Nadine Aguilar

Elle mange avec les mains, dans le fonds d'une échoppe d'une ruelle de Madurai. Pas d'autre occidental ni d'autre femme, elle a choisi le coin sombre sous l'image de Ganesh qui protège les voyageuses. Nora a commandé le même plat que son voisin pour éviter le regard trop curieux, pas hostile mais curieux, de Serveur n° 1.

Elle a vu arriver la feuille de bananier mouillée avec soulagement. Pas d'assiette crasseuse à essuyer discrètement avec un Kleenex ce soir. Une jolie feuille-assiette, brillante et douce.

Serveur n° 2 a versé une grosse louche de riz blanc, au centre de la feuille.

Serveur n° 3 a déposé autour une cuillère de chutney, une flaque de sauce au yaourt et à la menthe et un petit tas de lentilles corail : des couleurs sur la palette du peintre.

Nora prend du bout des doigts une grosse boulette de riz qu'elle pétrit et fait glisser rapidement dans le dhal. Elle hésite devant la sauce verte puis plouf, elle ose, trempe et mange.

Serveur n°2 ajoute une touche de curry de pommes de terre, jaune. Il a failli louper la feuille.

Elle attaque, cette fois-ci, avec la pulpe du pouce, l'index et le majeur, malaxe quelques secondes pour que les grains s'agglutinent. Sans lâcher, elle pince un carré de pommes de terre et ajoute une touche de chutney qui, elle le sait, va la faire pleurer.

A la troisième bouchée, elle tente le grand chelem : riz, lentilles, plus de lentilles, curry, chutney et sauce au yaourt pour adoucir le feu. Ça passe ! Elle rit maintenant.

Elle qui n'a jamais rien su faire de ses dix doigts, juste bonne à produire des kilomètres de boudin en pâte à modeler, pendant que ses camarades fabriquaient des petites cruches vernissées.

Elle qui, aux cours d'origami, ne plie rien d'autre que des bateaux.

Elle qui rêve des heures devant les marbres de Camille Claudel et les poteries aériennes de Jules à Bonnieux.

Elle, si sensible et si gauche, peut enfin modeler, façonner, créer ses bouchées éphémères.

Au bout d'un trottoir de Madurai, ce soir, elle sculpte.

Claude, Joan Monsonis

Les grandes vacances arrivaient à leur fin. La voiture que conduisait mon père prenait à vive allure les interminables virages qu'offre la Corrèze. Dans la nuit déjà très noire, des brumes blanches flottaient sur la route et dans les prés. Elles ressemblaient à des spectres venus d'un autre monde. Avant de rejoindre la région parisienne, nous nous arrêtons chez Claude, un ami de mes parents, qui habitait une vieille et grande maison dans le village d'Argentat.

Lorsque nous posions enfin le pied à terre, Claude nous accueillait dans son vaste grenier aménagé en salon et salle à manger. L'ambiance y était douce et réconfortante. On s'enfonçait dans les fauteuils en se laissant bercer par une petite musique de fond, et nous savions, grâce au parfum qui régnait dans la vaste pièce, qu'un bon ragoût nous attendait.

Claude était potier. Son atelier se trouvait en face de chez lui. Je me souviens de l'avoir vu à l'œuvre. Une masse d'argile gluante tournait sur un plateau en furie. Il suffisait à Claude de poser doucement un seul de ses doigts sur l'argile, pour que cette masse visqueuse prenne, comme par enchantement, une forme harmonieuse. Mais son travail ne se limitait pas à plonger ses mains dans la terre humide. Il y avait toute une science de l'émail, qui donne la couleur à l'objet. Et aussi tout l'art de la cuisson, et bien d'autres choses qui m'échappent.

Les poteries de Claude démontraient son amour pour la Méditerranée. Sur ses bols, ses vases, ses plats, ses

cendriers, apparaissaient des reflets bleus, marron, noirs. Les céramiques luisaient dans sa boutique, au milieu des toiles d'araignée et de la poussière.

Claude se levait tous les matins à cinq heures, pour travailler dans la fraîcheur de l'aube. Dans la journée, lorsque de rares clients visitaient son atelier, Claude essuyait ses mains rugueuses couvertes de terre sèche, et saluait les nouveaux venus, qui déambulaient lentement entre les étals remplis de vases, de saladiers ou même de bols.

Les créations de Claude n'étaient pas seulement des morceaux d'argile qu'un artisan avait travaillés. Elles reflétaient l'ambiance d'un village paisible où une rivière silencieuse coule entre deux prés. L'odeur humide des pommiers le matin. Le silence de la campagne, l'odeur du ragoût et la gentillesse de ce potier que nous considérions tous comme notre famille.

Aujourd'hui, Claude est à la retraite. L'atelier et la maison ont été vendus. Je n'oublierai jamais ces escales à Argentat. Elles m'ont appris le terroir et l'authenticité. Après une séparation douloureuse avec l'Espagne de mes vacances, le grenier de Claude me faisait aimer cette France profonde, que nous traversons pour rejoindre Paris, sa grisaille, ses écoles et son quotidien.

Séraphin, Karine Bihan

Séraphin entend un bruit familier, les ongles de son chat quand il gratte à la porte, au petit matin, après sa virée nocturne. Il n'a pas envie de quitter son rêve. Une femme le berce tendrement et lui murmure des mots à l'oreille. Un sentiment de bien-être l'enveloppe. Il passerait sa vie ainsi, blotti contre cette femme aux doux cheveux longs et à la peau dorée et sucrée. Apaisé, il lui semble être lové dans les bras de sa muse.

De nouveau le bruit d'ongles de l'animal. Il finit par ouvrir un œil. Il n'aime pas le matin, fait pour les autres, ceux qui se rendent au travail, respectent les horaires, sourient à leur patron et touchent péniblement un salaire pour le dépenser en un rien de temps. De la fenêtre de son atelier de la rue Blanche, il les observe courir après le bus, courir contre la montre, courir pour la forme physique. Séraphin est différent. Il s'aperçoit qu'il a dormi une fois de plus sur le sol et ne se souvient pas du moment où il est tombé d'épuisement. Il se souvient en revanche de la grande ferveur qui l'habitait cette nuit, de l'éclair qui lui a traversé l'esprit, comme s'il avait été touché par la grâce. Il s'étire, ses mains rencontrent les lunettes qui protègent ses yeux du feu. Grâce à la vente de ses lampes design, il a pu s'offrir le four dont il rêvait. Il aime regarder les cristaux de verre se liquéfier. Il aime ce moment où il cueille la masse de verre en fusion pour la travailler au gré de son inspiration.

Il regarde ses mains, la peau craquelée, les ongles noircis, les doigts cloqués. Il devra penser à enduire sa peau de

crème et à soigner les ampoules, il tient à ses mains comme à la prunelle de ses yeux. C'est la première chose qu'il regarde chez quelqu'un, ses mains, elles disent tout de lui. Lui revient la voix douce de sa mère : « Mon Séraphin, tu as de l'or dans les mains, prends-en bien soin ». Elle avait pris ses mains d'enfant dans les siennes et regardé longtemps les paumes. Y lisait-elle son avenir ? Il était retourné à sa construction de sable blanc. Il se mettait en quête du sable idéal, il n'hésitait pas à fouiller les profondeurs pour en extraire du mouillé, il le malaxait longtemps et formait un animal sorti de son imagination. Les châteaux lui semblaient banals. Déjà.

Séraphin entend son chat miauler, il se lève avec peine et ses gros souliers écrasent de grosses craies de couleur avec un léger bruit. Il s'accroupit et touche les petits tas de roche émiettée, elle est tendre, s'il la mélangeait à l'eau, il pourrait la travailler et en faire des santons modernes. Il sourit : qui a inventé l'usage des craies sur un tableau noir ? Lui ne s'est jamais autant ennuyé qu'à l'école. Il passait son temps à dessiner, à rêver et à ramasser les feuilles jaunes et rouges de la cour de récréation pour faire des collages. Le maître disait souvent qu'il tournerait mal s'il ne prenait pas l'école au sérieux. Comment aurait-il pris l'école au sérieux alors qu'elle ne faisait pas de place à la création ? Il sentait qu'il perdait du temps à apprendre des leçons. Il préférait tailler des avions dans du polystyrène ou des nuages dans un voile de mariée : suspendus dans sa chambre, il aimait les voir bouger. Il rêvait à sa mariée qu'il emmènerait à son tour dans un avion quand il serait grand...

De nouveau les miaulements de l'animal. Séraphin sort de son enfance. La lumière matinale qui entre par les baies vitrées lui fait mal aux yeux. Il remarque le scintillement produit dans la sphère de verre bleu posée sur le buffet blanc. Il est fier de cette création qu'il a baptisée *Rondeur*. Il pose sa main sur la boule et caresse le verre. Il est amoureux de la matière, elle est douce, chaude, parfaite. Il a eu sa période pierre, qu'il travaillait au burin et polissait des heures au papier de verre. Il a façonné une femme couchée dans une pose langoureuse. Elle a un visage étonnamment vivant, de belles formes, de justes proportions. Elle rappelle les femmes sculptées par Rodin. Il aime la contempler mais quand il l'effleure, la pierre reste froide sous ses doigts. Alors le cœur de Séraphin a choisi le verre. Il a observé, appris, essayé. Il a soufflé dans la canne à en perdre haleine. Il a tant brisé de verre qu'il aurait pu abandonner. Parfois, il doutait de lui. Il méditait devant le tableau de Picasso où une femme donne le sein à son enfant. Vêtue d'un voile rose tendre qui cache mal sa poitrine, elle regarde l'enfant avec une infinie douceur. Emu devant tant de beauté, il retrouvait courage et reprenait le travail.

Séraphin s'approche de la porte et jette un coup d'œil à son miroir : ses cheveux sont en bataille et des cernes noires se dessinent sur son visage, il semble épuisé. Il a eu du mal à trouver le sommeil ces derniers mois, obsédé par son grand projet : souffler une femme de verre géante. Il a réalisé des tonnes de croquis mais craignait que la technique ne lui échappe. Et s'il manquait de souffle pour créer le corps de la femme ? S'il manquait de savoir-faire pour souder la tête avec le corps ? S'il manquait de chance

pour éviter le choc thermique qui briserait la pièce ? Il parcourt le miroir des yeux ; il y a écrit des mots avec un bâton de rouge à lèvres : *lucioles, infini, envol, étoile, lumière, liberté...* Les mots ouvrent son horizon imaginaire : il lui arrive d'ouvrir un livre au hasard et de lire à très haute voix. Ses voisins, d'abord surpris, se sont habitués à ce que les mots leur tiennent compagnie. Ils sourient à l'artiste quand ils le croisent dans l'escalier ; ils trouvent qu'il a eu une bonne idée d'écrire sur les murs des vers de Rimbaud : *Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvriraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient. Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux.*

Le chat ne miaule plus mais se met à gronder comme un animal sauvage. Séraphin ouvre la porte. L'animal se faufile entre ses jambes et ronronne. Se souvient-il quand son maître l'a recueilli sur le pas de la porte, nourri, cajolé, puis rendu à la liberté ? Comme le chat est revenu, son maître l'a baptisé Murano et ils ont vécu ensemble. Séraphin donne un bol de lait à son compagnon et se prépare un café. Il y trempe du pain sec et jette un œil sur le courrier qui s'amoncelle. Depuis quand n'a-t-il pas mis le nez dehors ? Payé son loyer ? Appelé ses amis ? Rendu visite à sa mère ? Embrassé une femme ? La dernière qu'il a enlacée s'appelait Valérie. Elle attendait une histoire d'amour puis a compris que l'artiste consacrait son temps, son énergie et ses rêves à la création. Qu'elle ne ferait pas le poids. Quand Valérie est partie, Séraphin a collé au plafond des dizaines de colombes en papier. Retenues par un fil transparent, elles bougent au moindre souffle d'air, prêtes à s'envoler. Symbole de liberté.

Séraphin s'assoit, prend le chat sur ses genoux et passe sa main dans le poil blanc angora soyeux. Au moment où l'animal ferme les yeux de bonheur, lui ouvre les siens en grand : la femme de verre trône au beau milieu de l'atelier. Elle a des reflets bleus. Ses bras sont ouverts et tendus vers lui. Son regard est tourné vers lui. Elle semble vouloir lui dire quelque chose. Elle semble vouloir prendre vie. Séraphin a un frisson et se lève en faisant tomber son chat.

La boulangerie de la rue des Marronniers, Zina Illoul

L'Orée du bois est un petit village enclavé dans les collines jurassiennes. D'ordinaire paisible et sans histoire, comme on écrirait dans les journaux. Mais depuis quelques semaines, la commune fait parler d'elle à travers toute la vallée, alimentant ainsi inquiétudes pour les uns et ravissements pour les autres.

Après le décès tragique de Roland, l'ancien boulanger de la rue des Marronniers, le commerce était resté inoccupé durant huit longues années. Pas le moindre croûton de pain à moins d'une vingtaine de kilomètres à la ronde. Et puis, en ce bel été, le calvaire des habitants allait enfin cesser. C'est ce que répétait inlassablement le maire à ses administrés. Pauvre homme, il s'était démené corps et âme pour convaincre de jeunes apprentis de venir s'installer dans ces contrées reculées. Mais rien à faire... Les routes sinueuses et les terrains enclavés ne les attiraient pas.

- Lundi ! Il arrive lundi, s'écria de joie la femme du maire, qui est aussi sa secrétaire.
- Ce lundi ? répéta-t-il comme pour se rassurer. Vite, organisons un pot d'accueil.
- Euh... Peut-être nous devrions le laisser s'installer, coupa sa femme.
- Oui, laissons le venir de lui-même, proposa l'adjoint.

Après une fraction d'hésitation, le maire conclut : « Très bien. J'irai tout de même le saluer et proposer nos services. Plus vite il s'installera, plus vite nous aurons du pain ! ».

Le lundi suivant, une petite camionnette blanche s'est garée devant la boulangerie. Le village entier se tenait aux aguets. Les uns derrière les rideaux de leurs fenêtres, les autres arpantant l'air de rien la rue des Marronniers.

- Il est tout maigre, s'étonna discrètement la femme du maraîcher.
- Il sort tout droit des jupes de sa mère, maugréa le maraîcher.
- Moi, j'donne pas cher de son pain ! Avec ses bras de danseuse, va falloir lui la pétrir sa pâte ! ironisa le boucher.
- Chut, il descend ! coupa le facteur.

Le jeune homme descendit, mit sa toque sur la tête et se dirigea vers le coffre de son véhicule. Il en sortit un fauteuil qu'il déplia. Puis il ouvrit la portière côté passager, saisit un petit garçon dans les bras et le déposa sur le fauteuil.

- Il a un fils ! s'étonna la maraîchère en donnant un coup de coude à son mari.
- Oh ! J'vois clair, bougonna son époux en posant sa main sur son coude. Et sa femme ? Où c'est qu'elle est ?
- Pauvre petit, il me fait de la peine, poursuit la maraîchère ignorant la question de son mari.
- Ah, ah ! Que d'espions, lança le maire en les surprenant tous. Elle est à la maternité. J'veux dis que du pain, on n'en manquera plus, s'enthousiasma l'élu en se frottant les mains.
- Qu'en sais-tu ? demanda la maraîchère.
- J'te rappelle que je suis le maire. Il a téléphoné la semaine dernière pour de la paperasserie. En lui tirant

un peu les vers du nez, il m'a dit que sa femme est sur le point d'accoucher de jumeaux, deux garçons.

- Bonne nouvelle ! J'en connais deux qui vont arroser ça ce soir, s'adressa le facteur au maire.
- Tu parles du curé et de l'instit' ? Cinq ouailles et trois écoliers de plus dans la commune : c'est bon signe pour leurs affaires.
- Le même ? Que lui est-il arrivé ? s'enquit avec curiosité la maraîchère.
- Une mauvaise chute de cheval. Pour l'instant, il est cloué dans son fauteuil mais ce n'est pas définitif.
- T'es sûr que c'est pas d'un poney vu la taille du gamin ?? grommela le boucher.
- Oui, c'est ça : poney, cheval... C'est pareil. Bon, cessons de jacasser et allons lui donner un coup de main, s'impatienta le maire.

Tandis qu'ils s'avançaient pour prêter main forte, les nouveaux pensionnaires, clé en main, se dirigeaient vers la boulangerie. C'est le petit garçon qui en trois tours de clic ouvrit la porte. Après huit années de disette, la boulangerie de la rue des Marronniers rouvrait ses portes et assurait ainsi la relève pour plusieurs générations.

Objet d'imaginaire

Les regards se tournent vers une table basse où une multitude d'objets est disposée : un ticket de métro, des tubes à essai, une fiole de sable namibien, un carnet de voyage, un morceau de parachute de GI, un hochet d'ivoire et d'argent...

Exotique ou banal, esthétique ou fonctionnel, ancien ou contemporain, intime ou universel : chacun choisit l'objet qui va l'inspirer, son déclencheur d'imaginaire.

L'objet prend alors sa place au cœur de l'écriture, telle « La petite robe de Paul » héroïne du roman éponyme de Philippe Grimbert.

Les essais d'Alice, Nadine Aguilar

Alice contemplait fixement les douze tubes.

Douze tubes en verre enserrés dans des bagues de métal.
Douze petits tubes crasseux posés sur la table. Vides.

Jacques lui avait un jour raconté que Mémé travaillait à l'Institut Pasteur d'Alger. Elle fabriquait des vaccins à partir du venin des serpents qu'elle faisait cracher. Drôle de boulot.

Drôle d'idée aussi d'avoir passé sa semaine de congés à vider la cave, enfermée dans la poussière. Besoin de faire le vide dedans dehors. Une razzia méthodique dans les souvenirs. Un nettoyage en règle quelques jours avant ses

cinquante ans. Elle avait jeté huit grands sacs poubelle, une dizaine de cartons jamais ouverts depuis le dernier déménagement, et donné tous les vêtements des enfants à l'exception des chaussures des premiers pas. Les souvenirs, c'est dans la tête.

Et puis, au fond du petit placard jaune, dans un de ces fonds qui ne sert à rien, elle avait vu les tubes. Des tubes à essai qui avaient contenu du venin de serpent dans les années cinquante et traversé la Méditerranée dans les années soixante. Un souvenir dérisoire, inutile. Mais ils lui avaient tapé dans l'œil, dans l'âme. Elle les avait remontés dans la cuisine et les regardait.

Tranquillement, elle les mit à tremper dans une eau mousseuse, les essuya un à un et les installa avec précaution sur leur support. Tous propres. Elle prit ensuite un post-it sur le bureau et écrivit « *Partir seule en week-end* ». Elle le roula, pas plus gros qu'une cigarette, et le glissa dans le premier tube. Son premier essai, celui du mois d'octobre. A cinquante ans, Alice avait décidé de s'offrir des premières fois. Des petites libertés pour retrouver de la place dans une vie qui la gênait aux entournures. Elle allait commencer par douze...

Eclair de mémoire, Karine Bihan

« *Consonne S, voyelle E, voyelle U, consonne L... »*

Le vieil homme a rendez-vous chaque soir avec son émission, c'est sa compagne de vie. La voix du présentateur le rassure, comme le bruit du chariot qui apporte les biscuits et le café au lait du petit déjeuner. André se sent bien dans la nouvelle chambre qu'il occupe seul désormais, il a une jolie vue sur le parc et l'étang. Il n'en pouvait plus du voisin qui passait son temps à raconter ses histoires, ses histoires de petit garçon qui s'ennuie à l'école, de jeune homme qui rencontre l'amour, d'homme mûr qui aurait voulu changer de vie... Au début, il écoutait, ça lui faisait passer le temps, puis il en a eu assez d'écouter parce que, lui, n'avait rien à raconter. Comment aurait-il pu raconter un passé qu'il avait oublié ?

Ils s'y sont mis à plusieurs pour faire surgir ce passé : la famille, les amis, les médecins, les bénévoles. On lui a montré des photos, celles des êtres qu'il a aimés. On lui a fait écouter des voix, celles des êtres qui l'ont aimé. On l'a conduit dans la maison où il a vécu longtemps, quand il était encore lui. On l'a conduit dans l'église où il a dit oui à sa bien-aimée. On l'a conduit dans le cimetière où ses parents sont enterrés. Mais il n'a pas eu le déclic. Des années de vie effacées... Parties en fumée.

Alors, comme il n'a rien reconnu, on l'a raccompagné dans sa nouvelle demeure, où il vit dans le temps qui est le sien, le présent. Il reçoit des visites : la femme de ménage qui nettoie la chambre, le personnel qui apporte les plateaux-repas, l'infirmière qui compte les comprimés multicolores

dans le pilulier, le médecin qui le gronde ou le félicite. Parfois, il y a aussi cette sympathique étrangère qui frappe doucement à la porte, s'assoit près du fauteuil et lui donne des journaux et des gâteaux. Il la remercie pour ses cadeaux. Il aime lire les nouvelles du monde extérieur et apprécie le goût du sucré, mais il ne voit pas pourquoi elle dit tristement « Au revoir papa » quand elle part.

- Bonsoir, monsieur André !

Le vieil homme tourne la tête vers la porte. C'est Lucie, sa préférée parmi ceux et celles qui défilent en blanc dans la chambre. Ce soir, elle ne porte pas sa tenue de travail mais un jean, un polo et un trench militaire. Julie aime la mode, et quand elle a vu le trench dans la vitrine, elle n'a pas pu résister. Depuis, elle le porte tous les jours, elle adore le bruit qu'il fait quand elle marche et on se retourne sur son passage. André éteint la télévision et sourit à la jeune femme qui s'approche du fauteuil. Il regarde le col de son imperméable et ses cheveux blonds qui tombent en cascade.

- Je ne resterai pas longtemps, il est tard, je suis venue vous faire un coucou.
- C'est gentil à vous de passer. Je suis bien content de vous voir. Je suis sorti aujourd'hui, je me suis promené dans le parc, les feuilles sont jaunes et rouges, c'est joli, mais je n'ai pas eu le courage d'aller jusqu'à l'étang...
- Vous ferez mieux la prochaine fois ! C'est une très bonne idée de prendre l'air et de marcher, vous dormirez mieux ce soir et demain vous serez en pleine forme.

Lucie s'assoit près d'André en prenant garde à ne pas froisser son trench. Il contemple les motifs dorés dessinés sur l'étoffe kaki qui camoufle la poitrine de la jeune femme.

- Je suis contente, j'ai fini ma journée et ce soir je pars en week-end. Mon amoureux m'emmène en Normandie, l'air de la mer va nous faire le plus grand bien, nous allons faire de grandes balades.
- Je penserai à vous alors et à votre retour, vous me raconterez, comme ça moi aussi je voyagerai. Et puis ça me changera des conversations avec les autres pensionnaires... Ils ne parlent que de leur douleur et de leurs visites du dimanche : pas passionnant !
- Et Emilie ? Il y a Emilie...On vous voit souvent ensemble. Vous aimez bien parler avec elle, non ?

André ne répond pas. Il observe la boucle de ceinture du trench de Lucie, s'approche doucement de la jeune femme et touche le bas de son imperméable. Sa main tremble. Il froisse le tissu qui fait alors un drôle de bruit. Il en saisit un morceau et le serre fort dans sa main. Il semble bouleversé et ferme les yeux.

- Que se passe-t-il André ?
- Je connais ce tissu, c'est dans ce tissu que j'enveloppe l'homme qui tremble sur la plage normande d'Omaha... Il a froid, il a mal, il gémit, je l'entends, il a du sable mouillé sur le visage, il a les lèvres gercées, il n'y a pas de traces de sang sur son corps, il n'a pas le thorax percé ni les jambes broyées comme les autres soldats, je le regarde, j'ai du mal à soutenir son regard envahi par la peur, il voit la mort en face, je la connais cette peur, elle ne me quitte pas pendant la guerre, je me

penche vers lui, je soutiens sa tête, je verse du rhum dans sa bouche, il va s'endormir avec un bon souvenir, j'ouvre sa veste de treillis, il hurle de douleur dès que je le touche, il a peut-être la colonne brisée, je trouve une lettre dans sa poche, elle est signée Judy, c'est sûrement sa mère ou sa petite amie, je ne comprends pas l'anglais, j'essaie quand même de lire, c'est difficile, il y a un bruit épouvantable, je ne sais pas s'il m'entend mais je lis, il va s'endormir avec des mots de sa langue, je lis, je lis, je lis et puis je vois qu'il est mort, alors je ferme ses yeux et je lève les miens vers le ciel, je cherche un ange et je vois un avion, un Dakota qui largue nos alliés de 44, cet homme est mon sauveur, il a sauté pour libérer mon pays, je l'enveloppe dans son parachute, ce sera son linceul...

André arrête son récit et se met à pleurer. Il semble très troublé par ce qu'il vient de vivre. Lucie attend longtemps avant d'ouvrir la main du vieil homme qui lâche le morceau de tissu. Elle met sa main dans la sienne et il reprend doucement ses esprits.

- Que s'est-il passé Lucie ?
- Je vous disais que je partais en week-end en Normandie, dit-elle en lui souriant. Vous connaissez la région ?
- Non, ça ne me dit rien. Je n'y suis jamais allé... Je ne saurai pas situer la Normandie sur une carte de France.
- Eh bien, à mon retour, je vous raconterai !

Lucie se lève et prend soin d'ajuster son trench kaki si évocateur.

Géométrie littéraire & autres nouvelles



*Le débarquement en Normandie – 6 juin 44
Carte postale « Editions d'art Jack »*

Rêves de sable, Maria Besson

Des photos jaunies et presque effacées, des lettres manuscrites à l'encre illisible, une croix du sud et une petite bouteille remplie de sable rose... Le contenu de la boîte à chaussures rangée, oubliée dans la cave de ses parents, ne cessait de l'intriguer. Ils n'étaient jamais partis très loin de chez eux. Que venaient faire ces objets témoins de voyage lointains, de rencontres exotiques ? Appartenaient-ils à ses deux parents ou seulement à l'histoire de l'un d'entre eux ? Sa découverte s'imposait à lui tous les soirs au point de lui voler le sommeil. Tel un rituel nocturne, le désert s'installait dans son esprit. Il était entouré de dunes, assis sur celle où quelqu'un s'était agenouillé un jour pour recueillir deux poignées de sable et les emporter à jamais.

Le matin, il se réveillait fatigué, la gorge sèche, les yeux brûlants. Avait-il fini par s'endormir ? Avait-il rêvé dans le désert ? Il devait faire de grands efforts pour organiser ses journées et continuer ses activités habituelles : rendez-vous, réunions, courrier administratif, comptes-rendus...

Le soir suivant, tout recommençait : le désert, les dunes, le vent, le sable, jusqu'à épuisement.

Ces images lui devinrent tellement familières qu'elles faisaient désormais partie de sa vie. Il ne pouvait plus se passer de ce paysage. L'endroit était devenu un lieu de paix, de méditation. Ses insomnies disparurent au profit de longs moments de spiritualité où il entrait en harmonie avec lui-même et avec le monde qui l'entourait.

Il devint plus calme, plus serein. Ses journées s'éclaircissaient et ses relations aussi. Un jour, il choisit une destination précise pour s'évader, non pas de ses nuits mais de son quotidien.

Il s'envola pour le Sahara.

Ticket SVP, Zina Illoul

Chaque matin, c'est la même rengaine.

Arrivée à Denfert-Rochereau, ça déferle de toutes les directions. On se croirait à un cours de salsa : pas avant, droite, gauche, pas arrière et tourne... Même si au bout de dix ans, j'ai acquis une maîtrise presque parfaite de l'art du slalom dans les souterrains. Il y a des matins où rien ne va... La journée commence mal et se poursuit, voilà tout. Pour ma part, j'appelle cela *avoir la loose* !

Je vous explique : la *loose*, ça démarre dès le réveil avec un mal de crâne et des paupières impossibles à décoller. Puis vous vous cognez les orteils contre la porte de la salle de bains, vous écrasez accidentellement la patte de votre chat qui rôdait par là, vous changez quatre fois de tenues parce que vous vous trouvez particulièrement laide et grosse ce matin-là. Pour couronner le tout, vous semez un peu partout où vous passez quelques gouttes de café.

Lorsqu'à six heures du matin, vous avez fait toutes ces bêtises ou plutôt que le sort s'acharne sur vous, pourquoi continuer cette journée et s'aventurer dans la jungle urbaine ? Alors, pour vous encourager, vous songez durant une fraction de seconde : enfant, vous étiez raisonnable et alliez par tous les temps à l'école ; adulte, vous êtes responsable. Ce n'est pas la levée du pied gauche qui va vous empêcher d'aller au bureau !

Prête, vous filez à la station de métro mais vous oubliez votre titre de transport. Vous ronchonnez toute seule tandis

que les gens vous toisent d'une drôle de façon en s'éloignant. Vous prenez un ticket de métro que vous rangez méticuleusement dans une des nombreuses poches de votre sac.

Denfert-Rochereau, 7h42 : les contrôleurs sont là.
« *Messieurs-dames, vos tickets, s'il vous plaît.* » Malheur, vous ne le trouvez pas ... Bilan de la journée à 7h50 : un ticket perdu et soixante euros d'amende !

Rapide calcul : un ticket à l'unité = 1 € 70, un ticket acheté par carnet de 10 = 1 € 30 et un ticket égaré quelque part dans les limbes de votre sac = 60 € !

C'est alors que des pensées sombres vous traversent l'esprit. Vous n'arrivez pas à les chasser et ressassez votre malchance. Mais vous ne vous avouez pas vaincu pour autant. A l'affût d'un siège, vous vous précipitez sur le premier qui se libère et poursuivez la recherche du fichu ticket. Au bout de quelques minutes... il est là, tout feu tout flamme, soigneusement rangé à la place que vous lui aviez attribué.

Vous narguerait-il ? Vous lui parlez, vous lui dites à quel point vous le détestez... qu'il va finir déchiqueté au fond d'une poubelle bien dégueulasse... que c'est pas la peine qu'il se prenne pour une star... qu'il n'est qu'un minable ticket de métro Paris intra-muros incapable de vous transporter à N-Y !

Le parachute, Joan Monsonis

« *Ami entends-tu... le prix du sang et les larmes...* ». Je reçus comme un choc au fond de mon rêve. Dehors, un haut-parleur diffusait une musique criarde qui me fit sursauter. De mauvaise humeur, je me demandai qui pouvait faire résonner une chanson aussi vieillotte si tôt le matin. Puis la mélodie me parut familière. C'était *Le Chant des Partisans*. Ma tête retomba lourdement sur l'oreiller. Oui, j'habitais la cité du 8 mai 45 et tous les ans c'était la même cérémonie.

Il était neuf heures du matin. Et après l'hymne de la résistance, c'était le moment du discours du maire. Après m'être habillé, j'avalai un café et sortis acheter des croissants. En face de l'immeuble, une dizaine de personnes se seraient autour du petit monument aux morts, les unes parées du drapeau bleu-blanc-rouge, les autres vêtues plus sobrement. J'évitai prudemment de me faire remarquer par ce petit groupe et filai vers la boulangerie.

A mon retour, tout le monde s'était dispersé. Il restait néanmoins un vieil homme, habillé de couleur sombre, les cheveux blancs bien peignés, l'allure droite. Il regardait autour de lui d'un air hagard, comme s'il était perdu. Puis ses yeux se posèrent sur moi. Nous nous dîmes bonjour. Puis il s'avança vers moi :

- Je peux vous demander un tout petit service jeune homme ?
- Euh... Oui, bien sûr, répondis-je surpris.
- Pourriez-vous m'accompagner jusqu'à ce banc là-bas ?

- D'accord... Allons-y !

Il appuya sa main sur mon épaule et nous allâmes jusqu'au banc. Une fois assis, il se tourna vers moi. Je vis son regard à nouveau plongé dans son rêve.

- Vous savez, il y a environ soixante-dix ans, un jeune homme comme vous m'a aussi rendu un service.
- Ah bon ? dis-je un peu affolé à la pensée que ce vieil homme allait me raconter toute sa vie.

Il sortit de sa poche un morceau de tissu que je pris pour un mouchoir. Puis le vieil homme continua : c'était vers la fin de la guerre, dans un bois normand. J'étais poursuivi par un allemand quand je suis tombé sur un soldat américain. Il m'a fait signe en silence de me cacher sous la toile de son parachute. Lui, il était coincé dans l'arbre et n'arrivait pas à se sortir de son cordage. Puis l'allemand s'est pointé et boom ! Un coup de feu tiré. Moi, j'étais sous le parachute, je ne savais pas ce qui se passait ! Un long moment plus tard, j'ai sorti la tête de ma cachette. L'américain était mort, un trou dans la tête. Il avait rendu l'âme en me cachant.

Le vieil homme me tendit le morceau de tissu vert militaire : tiens mon garçon. Là où je ne tarderai pas à partir, je n'en aurai plus besoin.

Je ne savais pas quoi dire. C'était le morceau du parachute. Ses yeux semblaient regarder loin.

- Je suis malade. Une de ces maladies dont on ne guérit pas.

- Mais monsieur, pourquoi me le donner ?
- Parce qu'un jour, un gars m'a sauvé. Et aujourd'hui, je donne à un jeune homme un morceau de tissu qui veut dire pour moi *Plus jamais ça !*

Géométrie littéraire

Ecriture et géométrie peuvent-elles se rencontrer ?

C'est à cette question que la plasticienne Fabienne Oudart nous a invités à répondre à la Maison des arts de Bagneux, en nous proposant d'écrire au milieu de ses œuvres, déclinant à l'infini formes élémentaires et couleurs.

Le dictionnaire nous a apporté une première réponse, en nous rappelant que la géométrie se met en mots dans notre vie : carré magique ou carré de jardin, cercle vicieux ou cercle polaire, cercle de famille ou cercle des poètes disparus... Puis Fred Vargas, auteur, a confirmé la possibilité de cette rencontre avec quelques cercles bleus, tracés sur des trottoirs parisiens, qui constituent le point de départ d'un de ses romans policiers à succès.

A notre tour d'associer les formes et les mots !



Exposition Fabienne Oudart & Gérard Roveri à la Maison des arts de Bagneux, 2013.

Leçon de maths, Zina Illoul

« Si deux entre elles. »
droites parallèles
sont elles sont
parallèles alors
à une ^_ ^ droite
même

Dans les oreilles de Simon tintent au loin les mots de monsieur Dubreuil, professeur de mathématiques au collège Eugène Delacroix.

Après avoir lutté pour ne pas s'endormir, Simon se dit *Tant pis pour les heures de colle* et laisse ses paupières se fermer sur les droites et les points confondus.

- Psst, Simon, viens par ici ! Oui, viens, suis-nous. N'aies pas peur... Nous allons te faire découvrir notre monde elliptique, chuchotent de bien étranges voix.

Simon s'éveille peu à peu, intrigué par ces drôles de petites voix qui tourbillonnent au-dessus de sa tête.

- Je n'y comprends rien ! Où est monsieur Dubreuil ? Où est la classe ? Qui êtes-vous ?

- Regarde autour de toi, Simon, nous sommes partout et nulle part à la fois.

- Hein ? Quoi ? Vous êtes des fantômes, c'est ça ? AU SECOURS ! s'écrie-t-il en se redressant en un quart de tour.
- Calme-toi, rassurent les voix. Nous ne te voulons aucun mal. Suis-nous et tu comprendras ton monde.

Sous les pieds de Simon, des lignes tracent l'horizon. Il entrevoit des formes géométriques qui se déplacent de bas en haut, formant des piliers, dessinant des perspectives. Effrayé et émerveillé à la fois, Simon a l'impression d'assister à la construction d'un gigantesque Tetris.

Des auréoles, des ronds, des cercles, des disques, des ellipses, des sphères se mettent à virevolter autour de lui. Tandis que des parallèles s'élancent à tout-va pour lui tracer un escalier, une surface, une table, une chaise...

... / ...

Une sphère
en forme de
tête déboule
devant lui,
suivie de près par un cylindre
qui se place juste dessous.
Plusieurs rectangles s'emboîtent
parfaitement de part et d'autre respectant
ainsi la justesse des proportions.

Enfin viennent se greffer disques et carrés
sur les quatre coins de la figure
disques carrés
carrés disques
disques carrés
carrés disques
disques carrés
carrés disques
se mêlent et s'entremêlent
pour achever la sculpture.

Soudain, la figure géométrique se met à gesticuler. La sphère lui tenant lieu de visage se fend pour laisser place à une bouche au rictus agacé. Simon ! Simon ! Mais enfin, vous dormez ?! tonne monsieur Dubreuil dont la silhouette se dessine devant lui.

Géométrie de vie, Joan Monsonis

La vie en segment.

Tout commence par un point qui s'est peut-être trouvé là par hasard. Le début, la naissance. La nature pique son crayon sur ce point et paf, c'est parti ! L'existence est lancée. Mais elle se dirige en ligne droite vers une fin sans appel. Un seul but : l'autre extrémité du segment. Où que se trouve ce segment dans l'espace, il y a un début et il y a une fin. Même si le segment a envie de dépasser ses propres limites, il arrivera un jour où ce crayon que tient Dieu atteindra l'autre extrémité. Et alors le segment se demandera si le trait entre les deux points est long ou court... Comme beaucoup de ses congénères, il se dira que le crayon est arrivé bien trop vite à la fin.

La vie en demi-droite.

Tout commence par un point, qui apparaît sur une feuille blanche comme par miracle. Le Grand Créateur doit bien avoir une raison de le placer là, mais cette fois, il décide que l'existence de la demi-droite ne s'arrêtera jamais, qu'elle partira pour un infini, une éternité. C'est un immense cadeau fait à cette cousine du segment qui, lui, a un destin si tragique. La demi-droite partira tel un laser et brisera, coûte que coûte, les limites de l'univers et du temps.

La vie en droite.

La droite n'a aucune limite. Ni naissance ni mort, puisque le crayon de Dame Nature la dessine depuis toujours et continuera sa route à jamais. Eternelle aussi bien dans le passé que dans le présent. On pense à cette loi physique qui énonce *Rien ne se perd, rien ne se crée*. Mais la droite ne se transforme pas. Elle fuse à travers l'espace sans jamais se tordre, sans jamais faire de pause. Comme si l'éternité se regardait dans un miroir.

La vie en cercle.

Lorsque Dieu trace un cercle, la vie revient par où elle a commencé. Comme un cycle. Comme ces gens qui passent les premiers temps de leur existence à vouloir grandir et changer, mais regardent ensuite avec nostalgie les temps heureux de leur enfance. On retrouve le cercle tellement de fois. Dans les choses grandioses comme le soleil ou même la lune. Et dans les choses plus anodines, comme les billes et les gâteaux. Je ne parlerai pas de cette parente du cercle, l'orgueilleuse sphère qui semble gonfler ses poumons, car elle est fière qu'on la regarde en trois dimensions. Toute cette famille qui ressemble à un serpent qui se mord la queue, a évidemment un chromosome propre à son espèce, le célèbre *Pi*.

Comme par enchantement, Karine Bihan

Julie jette un œil sur son réveil en forme de rosace, saute de son lit et fait tomber le roman qui lui donne la chair de poule depuis quelques nuits, *L'homme aux cercles bleus*. Elle est excitée par la journée qui l'attend. Aujourd'hui, elle a vingt ans et la tête remplie de rêves. Elle file dans la salle de bains, sourit à son miroir et croque un morceau de savon parfumé. Elle fait des bulles, les regarde s'envoler et s'éclater contre les carreaux jaunes. Elle ouvre sa penderie et choisit la robe blanche aux carrés roses, celle qui met en valeur ses rondeurs. Puis elle met de grosses créoles en argent, assorties au collier de Jules. Il va bientôt frapper à la porte et ils vont passer la journée ensemble. Il lui réserve une surprise pour son anniversaire... Un déjeuner dans un grand restaurant ? Une promenade en bateau-mouche ? Entrer au Sacré Cœur... ?

Julie se prépare un thé dans lequel elle plonge une rondelle de citron, la tasse laisse une auréole sur la table blanche. Elle allume la télé : après la météo de l'hexagone, les nouvelles du globe. Sur l'écran, des policiers encerclent un homme à l'air hagard, elle entend ses cris quand il hurle sous les coups de matraque. Elle éteint. La journée doit rester belle. Assise devant le tableau de Kandinsky, elle plane au milieu des formes géométriques. Les cercles lui rappellent les rondes de son enfance : elle aimait quand les autres tournaient autour d'elle en chantant, elle choisissait alors un garçon, ils s'agenouillaient et s'embrassaient sur la joue. Parfois le garçon rougissait et les filles riaient.

Elle regarde l'heure qui tourne doucement dans la pendule arrondie. Elle brûle d'impatience. Elle a rencontré Jules grâce à son cercle d'amis. C'est un artiste qui jongle avec des boules de verre, il s'amuse à les faire rouler le long de ses bras et de ses jambes musclées. Les sphères translucides circulent sur son dos mat et sur son crâne chauve avec beaucoup de naturel. Lucie en a eu le souffle coupé quand elle l'a vu faire son numéro et depuis, ses pensées sont tournées vers lui. Ils se sont revus. Souvent. Il lui a raconté comment il a craché le feu, dompté un serpent, couru sur un fil. Elle l'a écouté, fascinée. Il n'est pas comme les autres, il a quelque chose du magicien et elle est tombée sous le charme.

On frappe à la porte, elle sort de ses rêves, passe la main dans ses cheveux bouclés et ouvre : ils se sourient. Jules a des yeux verts qui brillent intensément et Julie plonge dedans, tête la première. Le jeune homme prend la main de Julie et glisse un anneau à son doigt. Un frisson parcourt son corps entier. Il sort de la poche de son blouson un foulard blanc, se place derrière la jeune fille et bande ses yeux bleus. Je t'emmène avec moi, lui murmure-t-il à l'oreille. Julie se laisse emporter par le tourbillon. Elle a l'étrange sensation d'être dans une toupie géante, comme le jouet qu'on lui avait offert pour ses six ans. Elle actionnait la boule ronde qui se mettait à pivoter sur elle-même et passait des heures à regarder les personnages coincés à l'intérieur. Comment faisaient-ils pour supporter un tel tournis ?

Julie sent une secousse, la toupie ralentit puis s'arrête. La tête lui tourne un peu, mais heureusement Jules la tient

dans ses bras. Elle entend le son d'une boîte à musique dont un vieil homme tourne la manivelle. Des enfants tiennent dans leurs mains des ballons gonflés à l'hélium. Parfois l'un s'échappe et rejoint un nuage qui prend la couleur du ballon. Autour d'elle, on croque des pommes d'amour, on se lèche les doigts où s'accroche de la barbe à papa. On tente sa chance à la grande roue, on a le cœur qui bat : qui remportera le grand Marsupilami ? On fait un bras de fer avec un colosse, on monte dans le train fantôme, on hurle de peur dans les montagnes russes. On cherche à se perdre dans le labyrinthe de verre. On patiente devant la maison des sœurs siamoises, un seul corps pour deux êtres, cela vaut le coup d'œil.

Jules et Julie marchent encore un moment dans la foule puis s'arrêtent devant un manège vide. Il ressemble à celui de son enfance, quand ses parents l'emmenaient avec la petite voisine à la fête du quartier. Elles montaient dans le camion de pompiers pour le plaisir de déclencher la sirène. Jules entraîne la jeune fille vers la soucoupe volante qui tournoie sur elle-même. Ils prennent place et se lovent l'un contre l'autre. Julie est émue en découvrant la pleine lune orange à l'horizon : comment pourrait-elle oublier cette magnifique journée ? Elle regarde l'anneau : il brille étonnamment. Serrée contre son enchanteur, elle est prête pour le grand vertige. Jules claque dans ses doigts, le manège se met à tourner et le disque démarre : *Tu me fais tourner la tête, mon manège à moi, c'est toi, je suis toujours à la fête quand tu me tiens dans tes bras...*

De Fabienne Oudart à vous, Noëlle Arakélian

Et puis un jour, ça arrive...

C'est la fin de ce que tu aimais tant faire, de ce que tu désirais tellement.

Tu vois tes centres d'intérêts s'éloigner, s'évaporer.

C'est insaisissable.

Alors l'ennui te gagne, tu te sens enseveli dans des sables mouvants.

Tu étouffes. C'est inadmissible.

Tu observes impuissant, tes membres sont lourds, c'est la fin.

Ça ne sera plus formidable, sensationnel.

Tu ne te projetteras plus, c'est terminé pour cette série.

Elle s'éteint, tu la laisses s'en aller, tu ne la retiens pas, n'espères pas, ne regretttes pas.

Tu attends autre chose qui devra être plus exceptionnel, fantastique... génial.

Mais pour l'instant, tu ne sais pas. Tu ne la connais pas.

Tu guettes la rencontre.

Alors tu pousses la porte de la Maison des arts, tu montes l'escalier. A l'étage, la mixité des arts t'accueille.

Matez ses tics : elle est seule face à son espace imaginaire, c'est mathématique.

Elle t'invite dans son cercle entre trapèzes, angles, ronds.

Grisé, tu tiens à peine l'équilibre, les angles aigus t'observent.

Pour certains, tu le sais, c'est un chaos inconcevable.

Mais Elle, cette inconnue mixe les matières, les formes, les couleurs.

Tu te rends compte qu'il n'y a pas que des hommes mixtes.
Les arts le sont aussi et bien moins alarmistes !

De Fabienne à toi...

Tu découvres cet autre chose, entre ordre et désordre
Dans ce champ de tournesols spirales, tes yeux brillent
sous le soleil de ces Gauguin explosés.

Maintenant tu es en suspension.

Tu voyages dans les bulles d'air multicolores.

Ton esprit essaie de donner un sens que tu ne peux
nommer.

Ton corps et ton espace sont envahis. Tu retrouves ton
souffle. Ton attention est éprise.

Enfin, te voici au centre de l'animal composé de larmes de
lames tendues.

En bandes organisées, quatre câbles tendus, l'ossature est
déployée à cœur ouvert.

Tu es dans le ventre de la baleine où squelette et ADN
s'exposent à nus.

Tu revis, c'est reparti.



*Exposition Fabienne Oudart à la Maison des arts de Bagnex.
Lecture de textes, décembre 2013. Photographie de Serge Barès*

Le labyrinthe et la vie

« *Le labyrinthe a la beauté du schéma de la difficulté vaincue* ».

Ainsi s'exprime France de Ranchin, labyrinthiste en résidence à la Maison des arts de Bagneux en 2014. Depuis les années 60, elle explore les tours et détours des labyrinthes et a choisi cette forme d'expression pour « donner à l'art une approche conviviale, sociale. Le labyrinthe est une surface active. Il est agréable de le parcourir des yeux. Il recèle la beauté de la rigueur, la beauté des mathématiques. On le parcourt des yeux. On s'y perd, on s'y emmêle, on démêle les pièges du parcours. »

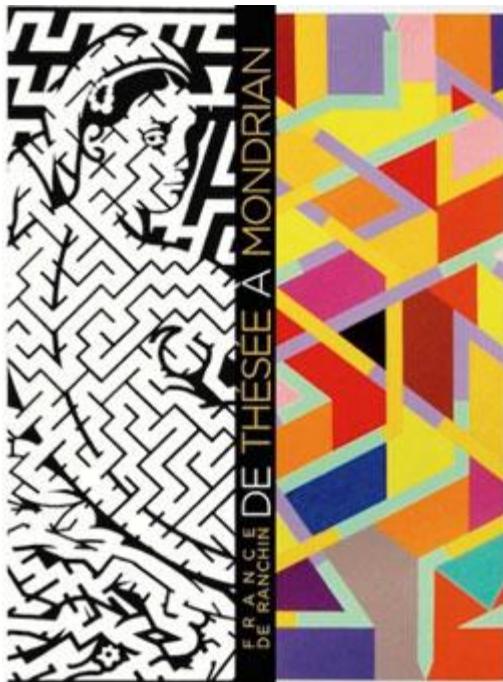
Dans l'exposition "De Thésée à Mondrian", France de Ranchin nous livre un échantillon de ses œuvres : labyrinthe fluorescent dans une salle obscure, série de labyrinthes déclinant triangles, carrés et trapèzes, ou encore déclinaison labyrinthique de chefs d'œuvre comme "La femme au vase" de Fernand Léger ou "Maya à la poupée" de Picasso.

Un soir d'atelier, France de Ranchin nous a guidés dans son univers. Elle nous fait découvrir la genèse du labyrinthe à la fois mythologique et spirituelle (le fameux dédale du Minotaure, les labyrinthes des cathédrales...), ainsi que sa dimension symbolique.

Géométrie littéraire & autres nouvelles

Le labyrinthe, vision optimiste de la vie ? Oui, possédant toujours une issue, le labyrinthe nous montre que certains chemins ne seront pas les bons mais que si nous y prêtions attention, nous en sortirons toujours victorieux.

Au retour de ce voyage, nous avons imaginé des récits aux échos labyrinthiques.



*Exposition France de Ranchin « De Thésée à Mondrian »
à la Maison des arts de Bagneux, 2014.*

Labyrinthe de mirages, Maria Besson

Ariane claque la porte, la ferme à clef, emprunte les deux couloirs et se dirige vers l'ascenseur. Dans la rue, ses talons résonnent sur le trottoir mouillé. Premier feu rouge, elle traverse, tourne à droite, deuxième feu rouge, à gauche, et la voici qui s'engouffre par les escaliers dans le métro Plaisance.

Changement à Montparnasse : un couloir, une série de marches à descendre, un deuxième couloir puis un troisième. Elle jette un coup d'œil aux affiches qui se succèdent de chaque côté des murs : des spectacles, des voyages, un match de rugby, des paysages ensoleillés, des visages souriants, des corps dénudés, musclés, des prix promotionnels et des affiches de films. Labyrinthe de mirages...

Elle arrive sur le quai, ligne 4 direction Châtelet. Entre Saint-Michel et Cité, Ariane passe sous la Seine. Elle y repasse à nouveau entre Cité et Chatelet et alors, lorsque ses pensées lui échappent, elle imagine le métro filer sous les flots du fleuve et se transformer en péniche. Il l'emporte vers un doux rivage, la dépose au terminus La Prairie où elle se perd dans un champ de coquelicots en fredonnant une comptine. *Gentils coquelicots mesdames, gentils coquelicots nouveaux...*

Arrivée à Châtelet, Ariane retrouve les méandres souterrains et bascule dans le circuit du RER. Elle longe les longs couloirs qui s'ouvrent sur le grand carrefour balisé de directions multiples. Comme chaque matin, elle éprouve un léger vertige, se sent perdue, bousculée par la multitude de

silhouettes qui courent dans tous les sens. Elle vacille puis retrouve ses esprits en même temps que son chemin : les tapis roulants, les escalators, encore des couloirs. Ici les voyageurs marchent plus vite, l'odeur est légèrement plus âcre et le bruit plus métallique. Les portes automatiques des wagons se referment de façon plus autoritaire. *Attention, ne laisse pas traîner tes doigts*, dit le petit lapin dessiné sur la vitre.

Ariane regarde ses compagnons de voyage, essaie de deviner leurs pensées, leurs délires, mais aucun ne lui donne envie de sourire. Pourtant, certains matins, elle ouvre les frontières d'une poésie vagabonde où son wagon poursuit une destination inconnue. Dans l'exploration de son espace intérieur, Hal, la voix de l'ordinateur s'adresse aux voyageurs : *mesdames et messieurs, vous êtes dans l'ellipse magique, à bord d'une rame d'un nouveau genre, celui des rencontres et des découvertes. Nous vous proposons un voyage inédit où chacun trouvera une issue pour se retrouver lui-même. Dépassez vos hésitations, suivez le fil de votre imagination et sur votre parcours, laissez-vous porter par vos instincts !*

Le RER s'arrête, la porte s'ouvre. Pardon, laissez passer. Non mais c'est pas vrai, on se croirait dans une impasse. Mais poussez-vous, laissez sortir quoi ! Des escaliers, des couloirs, un escalator et la voilà en plein air. Ouf, cette esplanade, quel plaisir, pas de rues, pas de corridors, pas de couloirs, enfin une surface sans dédale. Encore quelques foulées et le périple horizontal va prendre fin.

Ariane franchit la porte vitrée qui s'ouvre devant elle, passe le tourniquet puis monte dans l'ascendeur de l'aile A, l'aile

bleue. Quelqu'un a déjà appuyé sur le numéro 28, l'étage où elle travaille, le carré où elle déploie toute son intelligence productive, toute son énergie créatrice. Elle entre dans le bureau A28-B14 : fin de parcours !

Je me suis perdue, Noëlle Arakélian

On a tous une mère.

On a tous un père.

On a tous une grand-mère, un grand-père.

On a tous son labyrinthe, telle une empreinte de doigt,
génétique.

Enfin nés ensemble, tu as disparu à la seconde où tu es
entré dans ton labyrinthe
me laissant seule face au mien.

On a tous nos labyrinthes.

Ecrits par qui ? Ecrits pourquoi ?

Que tu le veuilles ou pas tu tombes dedans.

Le tien était un dédale obscur et froid.

Tu le savais, les fées penchées sur ton berceau n'étaient
que sorcières.

On a tous un labyrinthe.

Le tien était plein d'ombres, tu navigues à vue, apercevant
parfois quelques lueurs d'Eden au loin. Chimère ou réalité
tu t'interroges.

De rivage en mirage les mots t'insufflent leur force et te
poussent dans l'axe où certains soirs, tu vois un point
lumineux, un astre scintillant dont le halo ravive ta foi et
réchauffe ton cœur.

Labyrinthe de nos tours et détours de piste, le salut est là,
si farouche, si distant, une éternité.

Le bonheur est là-bas lui, un jour tu l'auras conquis.

Alors tu diras, j'en suis sorti grandi, usé, tanné.

Si les années ont préservé ton visage.

Tes os, ta chair, eux se souviendront.

Tu en es sorti grandi mais la tête pleine, lourde à craquer.
On a tous un labyrinthe, méconnu.
On a tous un père, une mère.
On a tous les siens si différents.

De labyrinthe en labyrinthe, ces galaxies s'entrecroisent,
se décroisent sans déformer leur essence, comme des
auras invisibles.

Préprogrammées elles traversent, rencontrent celles des
autres.

Des escales, des passerelles se tissent, s'ouvrent et se
referment, amicales, professionnelles, superficielles,
milliards de vie à l'infini.

Amitiés, générosités et pourtant des portes se ferment.
Mon labyrinthe est à sens unique, il n'est pas bon de se
retourner lorsqu'on a quitté les brumes de sa cellule.

Labyrinthe maudit, il ne faut pas être dupe. Ou on en sort
détruit, fou, invalide, sacrifié. Sortie prématurée, suicidé.
Stop. C'est trop fort, je ne sais pas, je ne comprends plus,
je suis pulvérisée, je suis libre game over.

Voilà ce n'était pas le bon labyrinthe. Celui qui aurait pu,
qui aurait dû m'élever !

Qui s'est trompé, d'où vient l'erreur cosmique.

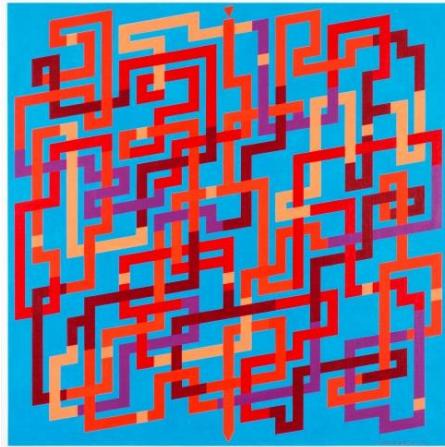
Je regarde ces labyrinthes, lumineux, riches, réguliers,
apaisés.

Puis j'en vois un autre, semblable au mien, je souris, j'en
connais presque tous les secrets.

Il parle la même langue aux mêmes contractures, les
mêmes sourires, les mêmes doutes et solitudes enviés ou
redoutés. Ne pas chercher à comprendre.

Tu avais laissé ta porte ouverte. J'y suis entrée, j'y suis sortie.

Je suis revenue. Ta porte s'est refermée et s'est évanouie dans l'oubli. Je suis perdue.



Chemin en biais, France de Ranchin.

Détresse en Gare du Nord, Zina Illoul

C'est sur EasyLove.com que nous nous sommes connus.
Pierre et moi. Il vit à Paris, dans le 20ème. Nous avons passé de longues soirées à nous écrire et à bavarder sur Skype. Puis, on a décidé de se voir.

« Le THALYS 9063 en provenance de Bruxelles va entrer en Gare du nord. Veillez à ne rien oublier dans le train. »

J'ai le trac. Allez Amber, courage ma grande ! Petite retouche faciale. Coup de gloss. Et hop la valise. Zut elle est lourde !

Un monde fou dans cette gare... Je me doutais bien que ça serait difficile de se retrouver dans ce labyrinthe. L'angoisse me monte à la gorge. J'étouffe. J'ai chaud. Je transpire. Mon dieu ! Je sens mauvais...

Je remonte le long du train. On dirait que ma valise ne veut pas que j'avance. Heureusement, Pierre m'attend chez Paul.

Non ! Elle a craqué ! Me voilà, bien. Ma valise m'a lâchée ici dans une ville que je ne connais pas, au milieu de parfaits inconnus. La honte si Pierre voit ça ! Ce flux incessant de voyageurs me donne le tournis. J'ai passé le hall, il faut que je prenne l'escalator. Tous ces innombrables couloirs en éventail me donnent la nausée. Et les lumières des boutiques m'irritent... Ça devient le bazar dans ma tête ! Ah ouf, j'ai passé le hall. Il faut que je prenne l'escalator. Plus je tire cette satanée valise, plus les

coutures se craquelent les unes après les autres. Mon dieu faites qu'elle tienne !

Et lui ? Que me veut ce vendeur de pacotilles avec ses fleurs ? Il ne voit pas que je galère moi aussi avec ma valise qui craque !

Cool, voilà Paul ! L'heure tourne. Toujours pas de Pierre. Je n'ai pas eu beaucoup de chance avec les hommes. Mais je croyais avoir trouvé le bon. Il faut croire que je me suis encore trompée...

Presque une heure déjà écoulée et Pierre est toujours sur messagerie. J'ai plus qu'à m'en aller. NON ! La valise a littéralement explosé. Tous mes vêtements par terre, c'est la totale ! Je suis fichue.

« Ne pleurez pas mademoiselle, quel que soit votre problème, on va trouver une solution ». Je lève les yeux... C'est lui !

Odalisque des temps modernes, Karine Bihan

Vanessa jette un œil aux tags colorés sur le mur du petit immeuble et se hâte de monter l'escalier. Ses talons font du bruit sur les marches en bois. Arrivée au sixième et dernier étage, à peine essoufflée, elle frappe trois coups brefs, sa façon à elle de montrer patte blanche. Il ouvre. Ses yeux sont cernés de violet. A-t-il dormi ? Il a choisi de vivre la nuit. Il laisse le jour aux autres, sa façon à lui de se démarquer. Elle sourit, il la fait entrer et lui propose un café.

Quand Vanessa a rencontré Simon sur les berges de la Seine, c'était pendant sa pause déjeuner. Elle croquait une pomme au soleil et savourait le calme, loin de l'effervescence du magasin où s'agitaient des femmes venues de partout dénicher au meilleur prix leurs tenues d'été. Elle portait une robe légère, ses cheveux brillaient au soleil et le regard libidineux des hommes ne semblait pas l'atteindre. La beauté de ses vingt ans lui va comme un gant. Vanessa ne s'encombre des histoires qu'aimeraient bien lui faire les femmes jalouses et envieuses.

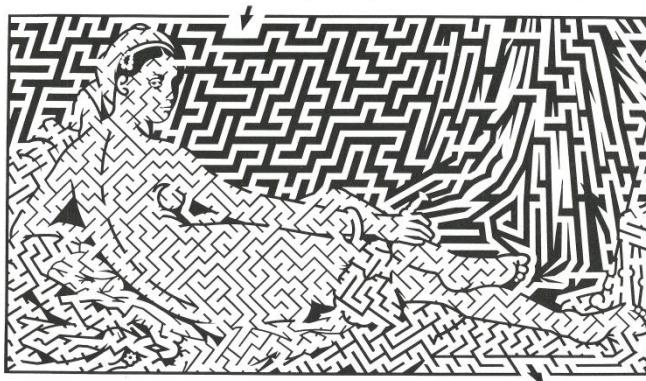
Simon l'a regardée un long moment mordre dans sa pink lady et envelopper le trognon dans un kleenex. Il l'a regardée encore quand elle a déplié son foulard sur le sol et s'est y allongée comme si elle était sur la plage. Il n'a plus détaché ses yeux d'elle quand elle s'est endormie. Et puis, au moment où elle a sursauté et regardé sa montre, il l'a abordée. Ils se sont revus autour d'un verre et ont fait connaissance. Simon l'a convaincue d'être le modèle de son nouveau tableau. Il ne savait pas encore bien ce qu'il peindrait mais il savait que la courbe des reins de la jeune fille l'inspirerait. Son mécène russe le laissait libre d'improviser sur le thème du labyrinthe... Connaissant le

désordre intérieur du bonhomme, il n'était pas surpris de ce choix. Et comme il avait terriblement besoin d'argent, il comptait bien réaliser une œuvre digne de ce nom.

Vanessa se sentait flattée d'avoir été choisie par un artiste. Elle n'avait jamais eu l'occasion de s'intéresser à l'art et quand Simon lui a proposé un peu plus tard de l'accompagner au Louvre, elle s'est montrée très enthousiaste. En guise de rite d'initiation, il l'a conduite devant son tableau préféré, *La Baigneuse* d'Ingres. Et il a attendu sa réaction. La jeune fille a contemplé longtemps la peau laiteuse de la femme nue assise sur le lit blanc. A quoi peut-elle bien penser pendant qu'elle est croquée par l'artiste ? Est-elle aussi belle dans la nature qu'elle est représentée là, un tissu coloré dans les cheveux pour seul vêtement ? Vanessa avait une envie terrible de toucher du doigt la peau de la baigneuse, si réelle. Elle se demandait si Simon saurait la rendre aussi belle sur son tableau. S'il avait ce pouvoir.

Elle a le cœur qui bat un peu fort pour ce premier rendez-vous. Que devra-t-elle faire au juste ? Montrer son corps nu, un peu comme pour un rendez-vous amoureux, et patienter. Simon l'a prévenue : il met parfois des jours à trouver une « bonne » idée. Et une fois qu'il la tient, il lui donne forme en peignant plusieurs esquisses. Jusqu'à être parfaitement satisfait du résultat. Qu'importe. La jeune fille a le temps. Elle aura tout le loisir de penser pendant la pose. A sa vie, à son travail qui l'ennuie, à l'argent qu'elle gagnera grâce à Simon et dépensera. Pourquoi ne pas s'offrir une virée dans le Sud et voir le soleil plonger dans la mer ? Ou mieux encore, une reproduction de *La Baigneuse* qu'elle contemplerait quand ça lui chante ?

Simon contemple Vanessa qui quitte l'espace caché du paravent. Installé sur un tabouret haut, face à la toile vierge, il est prêt. Elle relève ses cheveux, s'allonge sur le canapé qui trône au milieu de l'atelier et prend la pose nonchalante d'une femme de harem. Sa tête repose doucement sur ses mains repliées. Sa jambe gauche pend au sol. Elle ferme les yeux. Elle veut retrouver l'odeur envirante du hammam où elle se rend parfois. La vision des femmes qui savonnent leur corps avec plaisir. La sensation des mains fermes et douces qui massent son cou, son dos, ses cuisses. Quand elle se sent prête, elle ouvre les yeux, croise le regard de Simon, qui ne la quitte pas des yeux. Il apprend chacune de ses courbes pour en dessiner le dédale. Il trempe le pinceau dans le pot d'encre de Chine. Très doucement, l'odalisque prend forme.



La grande odalisque d'Ingres, revisité par France de Ranchin.

Carte blanche au slam

A l'occasion de l'exposition « Carte Blanche aux jeunes talents » au printemps 2014, quinze jeunes artistes bahnéolais nous ont invités à entrer dans leur univers artistique à la Maison des arts de Bagneux. Vidéo, photographie, graphisme, création infographique ou peinture : chaque artiste a défini le projet exposé et en a imaginé la scénographie.



En écho à cette exposition, les participants de l'atelier « A mots croisés » sont allés chercher du côté du slam une nouvelle forme d'écriture, urbaine et contemporaine. Créé à la fin des années 70 aux USA, la vocation première du slam était de démocratiser la poésie, avec des compétitions d'art poétique organisées dans l'esprit de matchs de boxe. D'où le terme « slam » qui signifie en anglais « claquement » ou « écrasement ».

Des vers généralement libres, une recherche de rythme, un vocabulaire souvent argotique mais parfois recherché, des images et des jeux de mots... Une force poétique que nous avons découverte avec Grand corps malade et Adb Al Malik lors de l'atelier et dont nous nous sommes inspirés pour proposer à notre tour quelques textes que le « flow » du slameur saura mettre en valeur.

Les ondes du soir, Maria Besson

La nuit dessine un royaume, le noir l'emporte au loin.

Sans bruit et sans fantômes, sans peur du lendemain.

L'obscurité douce se frotte aux reflets des miroirs

Quand un murmure invite à l'oubli du désespoir.

Inventer des ombres, dessiner des silhouettes

Ecouter la pénombre et ses habits de fête.

S'entourer de mystère, dans un halo de soie

Faire résonner la terre avec ses bruits de pas.

Chanter au son du vent, scintiller sous la pluie

Et attendre la magie en écoutant minuit.

18 heures, Karine Bihan

8 h du mat' sur l'horloge de mon existence
Je suis née tôt cette nuit d'hiver
Ma mère n'a pas eu le temps de finir Pépé le Moko
Mon père n'a pas eu le temps de finir sa nuit.

10 h du mat' sur l'horloge de mon existence
Je rentre à la grande école en courant
Je me laisse bercer par la voix du maître
J'écris les lettres avec une plume trempée
dans l'encre violette.

Midi sur l'horloge de mon existence
Je grandis dans un corps qui m'échappe
Je regarde mes seins qui naissent et mes fesses
qui se forment
Je vois le regard des hommes qui change.

Je plonge dans la littérature jusqu'au cou
Camus, Kundera, Dostoïevski, j'y passe mes nuits
Je rejoins le réel pour jouer à la caissière au Mac Do
Je dépense ma paye à Tarifa et à Tunis.

14 h sur l'horloge de mon existence
Je rencontre mon amoureux aux yeux verts
J'ai le cœur qui bat, je vois la vie en rose,
je dis oui c'est pour la vie
Je regarde mon ventre qui s'arrondit.

Géométrie littéraire & autres nouvelles

J'ai rendez-vous au labo, je tombe de haut
J'apprends que la maladie change ta vie
J'apprends à l'accepter et à vivre avec
J'apprends qu'il faut croquer dans chaque instant.

16 h sur l'horloge de mon existence
J'ai trois beaux enfants, ça aurait pu être une belle famille
J'ai tout essayé pour nous sauver, mais je dois l'avouer
J'ai échoué.

18 h sur l'horloge de mon existence
Je regarde l'heure, je ne dois plus perdre une minute
Je tourne la page, la nouvelle est blanche
Je m'offre le luxe de commencer une nouvelle vie.

20 h sur l'horloge de mon existence
Je renais.



*Inauguration de l'exposition « Carte blanche aux jeunes talents »,
avril 2014. Photographie de Magui Trujillo.*

Le magnétiseur des maux, Zina Illoul

Hier, j'avais sept ans. J'étais innocent et enragé.
Aujourd'hui, j'en ai dix-sept et j'ai toujours la rage.

Ma mère m'a trouvé un psy.

Elle a dit : t'as pas le choix, le rendez-vous est pris.
Au début, je l'avais mauvaise. Maintenant, je ne pèse plus mes mots.
Au 27 impasse du Manège, je crache mes états d'âme.
Vous êtes angoissé, il m'annonce.
Tu parles. Il se goure. J'ai la haine et c'est tout.

Mais je lui parle d'un rêve indigeste qui me pèse.
Un monstre au regard fourbe et malicieux.
Il hante mes nuits.
Il me poursuit, me saisit par le bras.
Et... je me réveille !
En racontant ça, je vomis ma peur sur son sofa.
Je transpire comme un gamin de sept ans,
apeuré et en colère.
Le psy dit rien. Il écoute. Il note.
C'est son job d'éponger les eaux usées des mecs tordus.
Parfois il m'hypnotise et j'éjecte des mots abjects.

Demain j'aurai 18 ans.
Vais-je enfin voyager à travers ma vie
le cœur léger ? La tête libre ?

De l'art du proverbe et de la citation

Tous, nous avons en tête deux ou trois proverbes ou citations qui nous ont marqués et que nous nous sommes souvent remémorés dans notre vie.

Dans la liste à la Prévert de ces citations, on trouve des répliques cultes du cinéma comme le célèbre « T'as d'beaux yeux, tu sais » de Jean Gabin à Michèle Morgan dans le film Quai des brumes. Mais aussi des phrases de philosophes ou de religieux, prononcées parfois il y a plusieurs siècles mais toujours en phase avec nos questionnements actuels sur le sens de la vie, l'amour ou la création. Des proverbes enfin, expression de la sagesse populaire ou vérité d'expérience, variant selon les pays et cultures.

Inventer des citations fictives et leurs auteurs, tel est l'exercice auquel nous nous sommes prêtés lors d'un atelier d'écriture. Partenaire de notre démarche, Thomas Monin, membre du Photo Club de Bagneux et auteur d'une série de photographies qui nous a séduits.

Jeu de la couleur et du noir et blanc, étonnante association d'un corps et d'origamis, usage détourné de figurines en plastique : de nombreux ingrédients au service de l'imaginaire !



Photographie de Thomas Monin.

**les hanches d'une femme sont comme un large fleuve.
Elles nous emportent loin, dans un courant irréversible.**

Ancien poème érotique indien.

Dieu a sorti la femme des côtes d'Adam.
Par ses courbes sensuelles et voluptueuses, elle trompe les
sens de son compagnon. Dieu les châtie et l'homme
condamne la vaniteuse.

« Pourtant Dieu n'a fait qu'ébaucher l'homme,
c'est sur terre que chacun se crée. »

Librement inspiré d'un proverbe africain.

Laissez passer les canards sauvages !

Echo du célèbre film de Michel Audiard

« Faut pas prendre les enfants du bon Dieu... », 1986.

**Si tu aperçois en te levant trois canards orange
voguant sur tes hanches, cela signifie que tu rêves
debout ! Noëlle.**



Photographie de Thomas Monin.

Des mises en forme, des mots en plis...

Maria, poétesse-couturière espagnole, XXème siècle.

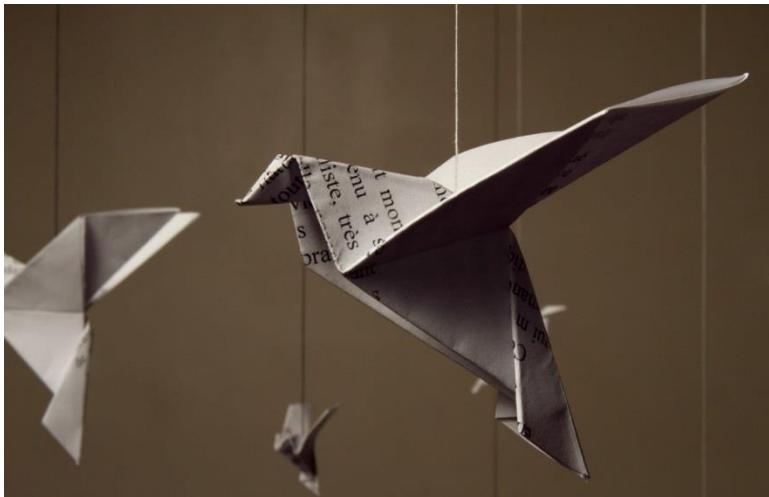
OUVERTURE D'ESPRIT NE NUIT.

PHILOSOPHE ANONYME DU XVII^{ÈME} SIÈCLE DES LUMIÈRES.

Les phrases s'envolent quand les mots s'échappent.

Alain Reclus, écrivain prisonnier en Prusse de 1940 à 1945

**Du livre jaillit la vie
comme l'eau claire jaillit de la montagne.
Phrase de l'épouse d'Averroès, Cordoue,
XVème siècle.**



Photographie de Thomas Monin.

Les drôles de drones nous observent...

**John Robots, chercheur & philosophe
de la SILICON VALLEY.**

**Les mots du poète s'envolent, tels des formules
magiques métamorphosant le monde.
Proverbe celte, Antiquité, VIème avant J.C.**

**Origamis suspendus à un fil comme tes lettres
d'amour.**

Noëlle.



Photographie de Thomas Monin.

Nager en lignes troubles pour survoler l'essentiel.

M. Besson, politicienne-philosophe, 1925-1988

Sur la page d'un livre, un oiseau traverse ligne après ligne pour accomplir son périple. Fait lui-même de lettres et de mots, il questionne le monde tel un philosophe. Illusion ou hallucination ? Cet oiseau nous dit que « prendre pour permanent ce qui n'est que transitoire est comme l'illusion d'un fou ».

Zina, inspirée par Kalou Rinpotché, moine tibétain.

S'appuyer sur les pages d'un livre pour y réchauffer notre solitude.

Rêver entre les lignes pour se reposer...

Jo An, membre du jury « Un livre pour soi » édition 2014.

**Choix de passion : plier ou lire,
entre les deux mon cœur balance...**

Seul sur la vague littéraire, perdu, l'artiste surfé.

Noëlle.



Photographie de Thomas Monin.

QUE LA FORCE SOIT AVEC VOUS
ET AVEC LES ŒUVRES DE PÂQUES !

Slogan publicitaire imaginé par une descendante gourmande de maître Yoda.

**L'empire triomphé toujours.
Les actes héroïques ne vous nourriront jamais !**

**Nurserie... petit système galactique deviendra
GRAND !**



Photographie de Thomas Monin.

METTEZ UN FREIN À VOTRE VIOLENCE.
SINON VOUS ÉCRASERIEZ UN TRÉSOR
DE DÉLICATESSE SOUS VOTRE POING.
MON' SONIS, BAGNEUX, 92.

**COUP DE POING, VIE ÉPHÉMÈRE, 24 HEURES
CHRONO.** NOELLE.

Les ailes de la paix, Maria Besson

A chaque coup de colère, elle essayait de se raisonner, mais les battements de ses tempes se bousculaient dans sa tête, son souffle s'accélérerait et tout son corps se cabrait de révolte. Comment combattre ce feu qui allumait ses pensées belliqueuses et ses envies d'en découdre ?

Ne pas être un homme plein de muscles et de force la rassurait, car elle savait que dotée de ces attributs virils, elle n'aurait pu contenir l'envie d'aller mettre son poing

dans la figure de celui ou celle qui venait à ce point de l'exaspérer, la contrarier ou l'humilier. Un bon coup dans la gueule, comme chez les vrais machos à qui on ne la fait pas. Mais non ! Non seulement c'était une femme, mais elle était dotée de bonnes manières et plutôt tolérante vis-à-vis des autres, de leur différence de point de vue et même de leurs délires.

Pourquoi tant de difficulté à prendre de la distance, à relativiser les situations, somme toute passagères. Pourquoi se faire violence ? Il suffit parfois qu'un papillon rouge se pose sur une main, retienne l'énergie et transforme le monde d'un battement d'ailes. Cette image s'imprima en elle et pour voler au-dessus des conflits, à tout jamais elle en fit son emblème.

La brute et le papillon, Zina Illoul

Une brute aux pulsions archaïques brandit son poing pour se débarrasser d'un joli papillon qui passe par là. Le bel insecte l'évite de justesse et se tord de rire à l'idée qu'il a failli finir écrasé sous la main d'une monstrueuse créature.

Téméraire, il demande à son agresseur : vous devez être bien étrange pour vouloir du mal à quelqu'un d'aussi inoffensif que moi ! J'ai peine pour vous. Qu'ai-je bien pu faire pour mériter un cruel dessein ?

La brute observe le minuscule attentivement et se demande si la voix ne vient pas de sa tête. Il l'approche pour mieux le voir. A cet instant, le papillon s'envole et disparaît par la fenêtre.

Les choses qui, de Joan, Zina, Noëlle, Karine, Maria et Nadine.

Au XIème siècle au Japon, Sei Shonagon, dame de compagnie, prenait des notes chaque jour sur sa vie à la cour de l'impératrice consort Teishi. Pas sous la forme d'un classique journal intime mais selon d'étonnantes listes à thème : les choses qui font battre le cœur, les choses dont le nom est effrayant, les choses magnifiques... De ces « Notes de chevet » (枕草子, Makura no sōshi), il résulte une étonnante poésie et un témoignage baroque sur les mœurs de l'époque.

Dix siècles plus tard, nous avons pioché dans les thèmes de Sei Shonagon et constitué ce que nous appellerions plutôt aujourd'hui nos « listes à la Prévert ».

Les choses qui font battre le cœur

Un signe que tu attends depuis longtemps.

Une grosse frayeur.

Un amour secret.

La jeune femme sourit à la caméra, elle sait qu'ils sont des millions à la regarder partir pour Mars. Elle sait qu'elle ne reviendra jamais. Dix ans qu'elle prépare l'expérience. Parvenue à la rampe de lancement, elle a un moment de doute : est-elle faite pour ce vertige ?

L'ascension du mont Kilimandjaro.

L'attente du père Noël, le soir du réveillon.

Sentir une présence derrière soi.

La mère sert dans ses bras son fils cadet sur le quai encombré de la gare. Elle ignore si c'est un au-revoir ou un adieu, mais elle sait qu'elle va pleurer. Il part à la guerre, il promet de revenir. Il ne s'imagine pas bien. Il porte son uniforme avec fierté.

Voltiger dans un manège.

Etre surpris par quelqu'un quand on chantonnera tranquillement, pensant être seul.

Appréhender un rendez-vous amoureux ou rater sa correspondance pour son premier rendez-vous.

Le premier baiser.

La jeune femme attend la dernière porte, s'assoit, se lève, fait les cent pas, ouvre son sac, le referme, elle brûle d'impatience. Elle aimerait savoir mais elle a très peur. Quand la porte s'ouvrira, le médecin la regardera et elle saura si elle a droit ou non à un avenir.

Désirer un homme inaccessible.

Le chirurgien pense à cette belle brune rencontrée la veille chez des amis. Il a osé lui demander son numéro. Il ouvre le torse amaigri du vieil homme, y place le pacemaker. Des doigts de fée, des gestes précis et la magie opère. Il sourit, il va appeler la jolie brune.

OUBLIER SON PORTABLE.

Attendre les résultats d'un examen.

Courir pour rattraper un bus.

Revivre un souvenir bouleversant.

Le pompier découpe la tôle froissée, extrait le corps du jeune homme avec délicatesse, se penche vers lui et tâte son pouls. C'est son premier massage cardiaque de l'année alors il ne pense à rien d'autre, pas même aux corps broyés restés dans la voiture. Il tape, tape, sur le torse comme on remonte une horloge arrêtée.

Les choses dont le nom est effrayant

Les mots en lien avec l'isolement et la mort :
parcage, confinement, meurtre, massacre, génocide...

Un crotale. Une tarantule sur le visage.

Le tonnerre. **Le cancer.** **Un trou noir.**

Le néant. **Lucifer.** **SHINING.**

Certains mots qui commencent par la lettre « r » : radical, radicalisme, race, racaille, rafle, razzia...

Le manque d'air. **LE MÉPRIS.** Une tombe.

L'EXTRÉMISME RELIGIEUX. *Les bombes qui tuent des enfants.*

L'insomnie causée par la douleur, la peur, le chagrin ou la colère.

Les choses difficiles à dire

Dire à quelqu'un... qu'on rêve de lui... qu'il sent mauvais ou qu'il n'est pas beau... qu'on ne l'aime pas.

Raconter un secret dont on a honte.

X ne se lave pas les mains en sortant des WC. Y a une mauvaise haleine.
Z trompe son conjoint.

Je t'admire. Je m'excuse ; je n'aurais pas dû te faire ça.
J'ai oublié ton anniversaire.

Je voudrais changer de vie, mais pour quelle autre ?

Tu ne le sais sans doute pas, mais je t'aime.

**MA VIE EST UN FIASCO. IL FAUT QUE JE
REPRENNE TOUT DEPUIS LE DÉBUT...**

- Dis maman, pourquoi je ressemble si peu à papa ? Je cherche, j'ai beau chercher, pas le moindre trait sur mon visage...
- Un jour, je te dirai, fils, un jour, tu sauras.
- Quoi ? Ne me dis pas que... ?
- Si, fils. Je l'ai connu une nuit, je me suis endormie dans ses bras, bercée par le plaisir et quand le soleil s'est levé, il était parti. J'ai gardé le plus beau de lui, toi.

Elle : Paul, je te quitte, j'ai bien réfléchi, ne dis rien, épargne-moi ta colère, tes larmes, ta malédiction. Ma valise est prête, mon passeport neuf, ne dis rien, les mots n'ont plus leur place entre nous, je vais ouvrir la porte, je ne me retournerai pas.

Lui : !!!??!!

Les choses magnifiques

L'odeur de la menthe fraîche.

l'art, les couleurs.

Un beau poème, une chanson mélancolique.

Un soleil couchant, un clair de lune.

Un amour inconditionnel.

La mer couleur métal au petit matin. La main d'un enfant dans la sienne.

Etre aimé d'une femme que l'on désire depuis longtemps.

Voir quelqu'un pleurer de joie.

Le rêve, lorsqu'il se mêle à l'espoir.

Le jeune homme à la peau mate et aux yeux jaune-vert verse le thé brûlant en chantonnant quelques mots d'arabe. Mon visage est tourné vers le soleil, le sien vers la Mecque. Il pose son tissu bleu Majorelle sur le sable chaud et remercie Allah d'être là.

La lumière du petit matin et l'air frais qui taquine les narines.

Un regard vous invite à le rejoindre et vous entrez dans un autre univers.

Vous êtes envahi par la force des mots du livre que vous êtes en train de lire. **l'esprit de Nelson Mandela.**

Se souvenir que la mort fait partie de la vie et en faire une leçon de sagesse.

Les choses qui remplissent l'âme de tristesse

La voix de mon père lorsqu'il racontait sa jeunesse.

Les mots simples de l'enfant que l'on a été.

Les gens qui se détestent, qui se font la guerre.

Les gens qui ont froid et dorment sur leur carton posé sur le trottoir.

Imaginer que tout s'arrête un jour pour tout le monde, et le monde continue.
Grandir.

La frustration de ne pas avoir dit à quelqu'un le fond de sa pensée.

L'AMERTUME. Un énième ciel gris d'hiver.

**Toutes les fois où le cafard nous gagne
et que l'on n'a pas envie de quitter son lit douillet.**

Le sentiment d'avoir perdu son temps avec une personne qui ne nous aime pas vraiment.

Rentrer tard de son travail un soir d'hiver et trouver l'appartement sombre et froid.

Lorsqu'un projet s'effondre à cause du désespoir.

QUAND ON SE DIT QUE TOUT DISPARAÎTRA UN JOUR.

lorsqu'on est le seul des deux à aimer.

Quand on se dit qu'il n'y a aucun remède à la souffrance...

... à votre tour d'imaginer des choses qui !

La première fois

Première dent, premiers pas, première rentrée, premier baiser... Des premières fois universelles, qui ponctuent toutes nos vies.

Et il y a ces instants plus intimes, où une première émotion a surgi : déception, douleur, fierté, plaisir... Tellement forte qu'on se dit alors qu'il y aura un avant et un après.

Inspiré par le « Petit éloge de la première fois » de Vincent Wackenheim, nous nous sommes replongés dans ces moments clés de nos vies.

Première rencontre, Karine Bihan

Je me souviens de la première fois où tu as frappé à la porte.

C'était un jour d'hiver dans un petit hôtel en bord de plage. Il s'appelait *Au Bon repos*. Il portait bien son nom : le cri des mouettes réveillait les pensionnaires qui semblaient échoués là comme Robinson sur son île. C'était divin d'être réveillé par l'odeur de la brioche qui dore dans le four. Je revois la maîtresse du lieu qui nous servait le petit déjeuner. Elle ne faisait pas de chichis pour des étrangers venus de loin et nous servait un pot de café brûlant avec ses bigoudis. Elle nous recevait comme sa propre famille. Elle portait le pot de confiture avec fierté : c'est elle qui l'avait faite, avait cueilli les groseilles au printemps dans son jardin et sûrement planté les groseilliers. Le calme

régnait dans la pièce et on entendait le tic-tac de la pendule que la propriétaire remontait en grimpant sur un tabouret de paille. On se sentait protégé des horreurs du monde diffusées en boucle à la radio et des terribles images de la télévision.

Le spectacle de la mer s'offrait à nous : un mélange de bleu et de vert qu'un peintre aurait eu du mal à imiter. Calme près du rivage, elle était agitée au loin et on voyait des traînées d'écume où des bateaux faisaient de petites taches colorées. Les vagues qui se fracassaient contre les rochers faisaient un bruit menaçant. Seuls cormorans et goélands s'y aventuraient. Nous étions ravis d'avoir ce tableau devant les yeux. Je me suis demandée si le couple aubergiste prenait parfois le temps de contempler la mer qui montait et descendait, inlassablement.

Je revois le maître du lieu, barbu et bourru, habillé d'une vareuse marine, d'un ciré jaune et de bottes en caoutchouc. Un verre de petit blanc à la main, il regardait l'horizon et y lisait la météo de la journée. Il passerait la journée en mer et pêcherait ce qu'il trouverait sur son chemin. Avec de la chance nous pourrions déguster le soir un bar à la crème, cuisiné par sa femme. Elle lui tendait un panier à pique-nique et sa boîte de cigares, il faisait un geste de la main qui signifiait à la fois *Merci, je m'en vais, bonne journée, à ce soir chérie* et rejoignait son bateau. On le suivait des yeux longtemps, à un moment il n'était plus qu'un point rouge perdu en pleine mer. Je me disais qu'il pourrait ne pas revenir et que ce risque, il le prenait tous les jours.

Il faisait beau ce jour-là et nous avons passé notre temps à nous promener sur les chemins escarpés qui longeaient la

mer. J'étais essoufflée, on s'arrêtait souvent, on prenait une photo et on s'embrassait. Je me souviens que je portais une salopette de taille XL, de grosses chaussures et un bonnet rouge qui me grattait. Rarement pourtant je ne m'étais sentie aussi femme. Nous avons fait une halte près d'un camion-frites et je n'ai pas pu résister à la gaufre chocolat-chantilly. Je l'ai croquée à pleines dents et tu as léché le sucre glace qui restait sur mes lèvres. J'avais ces derniers temps des envies subites que je ne contrôlais pas. Nous avons poursuivi notre balade sur la plage en nous tenant la main. Je me souviens du sourire de cette femme que l'on a croisée, heureuse de voir des amoureux. Nous nous sommes assis et avons écrit des prénoms dans le sable froid avec un coquillage. Nous avons beaucoup ri et nous sommes serrés dans les bras l'un de l'autre.

Comme le soir tombait, nous avons rejoint l'hôtel où crépitait un feu de cheminée. La patronne nous a accueillis avec du cidre fermier en regardant nos joues rosies par les embruns. Nous sommes montés dans la chambre avec le cidre et tu l'as bu sur la terrasse en écoutant le bruit des vagues. Moi je me suis allongée sur le lit et blottie sous la couette en plumes. J'étais divinement bien, heureuse de reposer mon corps devenu lourd à porter. Heureuse aussi d'avoir fait la balade jusqu'au bout, malgré le souffle qui me manquait dans les montées. J'allais m'endormir quand, soudain, j'ai senti un coup dans mon ventre, d'abord léger et puis plus fort. C'était la première fois que le petit être qui vivait en moi depuis six mois me faisait signe.

J'étais bouleversée et je t'ai appelé. Tu ne m'as pas entendue, tu étais dans tes pensées qui t'avaient peut-être emmené bien loin... Je n'osais pas bouger, je ne voulais

pas faire peur à celui qui s'agitait dans mon ventre. J'ai frappé contre la vitre, tu t'es retourné et tu m'as souri. Je t'ai fait un signe de la main et tu m'as rejointe. Tu m'as dit que la nuit était belle et qu'on voyait des étoiles. Je me suis dit que ce qui m'arrivait valait bien un ciel étoilé. Tu as fait une drôle de tête en voyant la peau de mon ventre qui bougeait. Tu as posé ta main froide et j'ai pensé que dans ton corps d'homme tu ne pourrais jamais connaître ce moment. Moment magique. Inoubliable.

Stratégie d'un glouton, Zina Illoul

Maman disait toujours que si je continuais à vider les placards, je finirais sur le billard. On me retirerait chocolats et bonbons par les trous du nez ! Papa, lui, me surnommait « sourceau » parce que, telle une souris, j'avais du flair pour repérer les bonnes choses à manger et piller les placards !

Vous l'avez compris : je suis gourmand. Je redemande une part, toujours une autre part...

Il faut dire que maman prépare de délicieux gâteaux que mon petit frère Sami et moi mangeons au retour de l'école. Tous les jours à la sortie, nous faisons la course pour être le premier au goûter. Sur le trajet, nous imaginons ce qui nous attend à la sortie du four. A mi-chemin, nous inhalons déjà l'odeur exaltante des biscuits à la noix de coco.

Je suis le plus gourmand et je finis toujours les parts de Sami. Je trouve souvent une excuse pour grappiller un carré de chocolat par-ci, un biscuit par-là. Pour assouvir ma gourmandise, j'ai même l'idée ingénieuse de rendre ce rituel obligatoire. Ainsi, sous le prétexte de ma position d'aîné et de frère protecteur, à l'instar des seigneurs des châteaux-forts, il était naturel que je prélève une partie du goûter de mon frérot. J'avais une préférence pour les friandises et, parce que ça se partage bien, pour les bananes, les oranges et les clémentines. Ma petite combine marchait tellement bien que j'ai réussi à l'imposer à mes cousins et cousines, notamment Justine et Lilou les

plus jeunes. Les parents n'étaient pas au courant, vous pensez bien !

Au début, tout le monde trouvait ça rigolo. Mais un jour... Nous jouions au jardin public. Nous étions tous là : moi, Sami, Justine, Lilou, les copains du quartier Romain, Emir et Amel. Ma mère nous a apporté le sac du goûter. Après mille et une recommandations sur le soleil, la casquette, l'insolation et blablabla blablabla... Elle s'en est allée.

J'allais me jeter sur les gâteaux quand soudain Justine saisit le sac d'une main de fer en déclarant : c'est moi qui partage ! Et on veut plus te donner notre part. Fini l'impôt ! Les autres l'approuvaient de vive voix. Oui, c'est pas juste, grommelait Amel.

- Moi, j'aime pas partager les gâteaux, ça se casse et après on dirait qu'on mange de la poussière, râla Romain.
- Surpris, je répondis avec une certaine naïveté : je suis le plus grand. Qui vous défendra contre le gros Métayer ?
- C'est pas une raison pour qu'on te donne toujours nos goûters, répondit Justine qui poursuit : on est tous contre toi !
- Si ça continue, on va le dire à ta mère, ajoute Emir.

Tous se sont ligués pour la rébellion de cousine Justine. Après un bref débat, je me suis résigné à ne plus 'racketter' Sami, Justine et Lilou. Mais en vrai gourmand que je suis, j'ai tout de même négocié les excédents et les restes du goûter.

La magie de Noël, Joan Monsonis

Quelques jours avant Noël, les rues brillent déjà de mille petits feux et les retardataires s'oublient devant les vitrines qui ressemblent aux rêves d'enfants du temps jadis.

Le Comité d'entreprise de mon père a organisé une soirée au Cirque d'hiver et, après le spectacle, les enfants reçoivent les cadeaux que le Père Noël a accepté de donner avant l'heure. Je suis encore un enfant mais je ne crois plus au Père Noël.

Le cirque m'a profondément ennuyé. Une seule chose m'importe : quel cadeau mon père a-t-il choisi dans la longue liste de jouets du Comité d'entreprise ?

Les lions, les clowns, les acrobates... Tout ce petit monde défile avec entrain, mais dans ma tête, il ne s'agit que d'une petite torture faite aux enfants trop impatients de recevoir leurs cadeaux.

A la fin du spectacle, le grand fracas des applaudissements marque pour moi le début des festivités. Ma mère ne peut plus me tenir. Elle a peur que je me perde dans la masse noire et épaisse de la foule. Nous nous dirigeons vers une grande salle à côté du cirque. Quel n'est pas mon émerveillement devant tous ces jouets disposés à côté du buffet ! Lequel sera le mien ? Le grand guerrier avec sa mitraillette ? Le pistolet électronique laser ? Mais la torture continue encore un peu plus... Alors, juste après avoir bu mon verre de Fanta, je me lance dans la marée d'enfants qui courent déjà dans tous les sens.

C'est enfin l'heure ! Mon père me prend par la main et me dirige vers mon cadeau. Une guitare sèche ??!! Ma déception est immense. Mon père veut sans doute que je devienne un grand guitariste de flamenco. Malgré mon jeune âge, je sais qu'un enfant peut blesser un adulte. Alors je fais mine d'être content, émerveillé presque. Puis je rejoins la multitude d'enfants qui ressemble à un banc de poissons au milieu de cette grande salle. Je marche à contre-courant. Tout ce cirque pour une guitare ! Agacé par les cris de joie des autres enfants, je tends malicieusement mon pied pour que l'un d'eux se prenne dedans. Une petite fille à couettes en est la victime. Elle saigne... Je ne m'attendais pas à une telle catastrophe ! Ses parents accourent immédiatement. *Ma chérie, que s'est-il passé ? Mais enfin qu'est-ce qui t'es arrivée ?* Je ne dis mot, encore sous le choc de la violence de la chute. Je m'éloigne doucement du lieu de l'accident, pour rejoindre les adultes.

Ce fut mon premier contact avec la culpabilité. J'étais seul responsable d'un malheur et, pire encore, je ne m'étais pas dénoncé. Mes parents ne le savaient pas. Je leur ai raconté des années plus tard, lorsque j'étais déjà adulte. L'évènement n'avait plus d'importance mais je gardais en moi ce lourd souvenir. Comme si j'étais un criminel en fuite...

Paroles et paroles et paroles...

Savoir écrire un dialogue est l'un des savoir-faire importants à acquérir pour un écrivant. Le dialogue fait progresser le récit et donne des clefs au lecteur pour découvrir le caractère des personnages et les liens qui les relient. Le ton adopté, le vocabulaire, les expressions permettent de différencier les acteurs du récit et leur confèrent du réalisme.

Pour impulser l'écriture de dialogues, nous avons emprunté quelques répliques au théâtre et au cinéma. Sorties de leur contexte, elles ont laissé toute la place à l'imaginaire et des récits nouveaux sont apparus.

Tourmente des neiges, Zina Illoul

Une épouvantable tempête fait rage dans le comté de Greenwich : véritable désastre qui a laissé désolation et tristesse. D'importantes chutes de neige ont semé le trouble, isolant les habitants. Humide et collante, elle a provoqué des coupures de courant. Les arbres se sont abattus sous son poids et sous l'effet du vent violent. Des congères ont bloqué toutes les routes. Les véhicules ont été ensevelis sous une épaisse couche de neige, sans l'ombre d'une souffleuse pour venir à leur rescouasse. Les gens ont prié Dame Nature de les épargner, mais beaucoup ont perdu la vie.

Quelques rescapés se sont regroupés autour d'Harry, un fermier du comté, qui a organisé des opérations de sauvetage. Ensemble, ils ont occupé une usine désaffectée et entamé une longue route pour la survie. Parmi le groupe se trouve Aurora, une jeune femme fragile que la tempête a particulièrement perturbée. Persuadée qu'une malédiction a été jetée aux habitants à cause d'un terrible secret, elle accuse Dame Lablanche, une vieille sorcière qui occupe les collines.

- Ce sort est l'œuvre diabolique de la sorcière Lablanche. Elle veut se venger. Elle s'est alliée avec Desménéphisto pour nous anéantir. Je ne passe pas une nuit sans le rêver, répète-t-elle en boucle.

- Calme-toi ! Tu as de la fièvre et tu délires. Ce n'est pas une malédiction, Aurora. Nous avons à faire à une catastrophe météorologique, la rassure Harry.

- Et Dieu ? Si ce n'est pas un sortilège, c'est peut-être l'œuvre de Dudivin ? Après tout, nous l'avons délaissé ces dernières décennies pour suivre ce satané Desménéphisto ! Nous voilà dans de beaux draps ! s'agace Luctor, le rescapé à la jambe de bois.

- Ne raconte pas de sottises Luctor. Laisse Dieu, Dudivin et Desménéphisto là où ils sont ! dit fermement Harry. Le plus important est que l'on parte en ville chercher des provisions. Le vent s'est calmé, poursuit-il en regardant par la fenêtre. Il faudra faire attention aux avalanches près des habitations.

- Puis-je vous accompagner ? demande Aurora. Je serai plus utile avec vous.

- Pas question ! Cette folle dingue est un véritable danger avec ces histoires de sorcière et de malédiction. Je ne la supporte plus, proteste Dugrincheux.
- Allons, Dugrincheux ! Vas-y mollo avec Aurora. Je te rappelle qu'elle a dégoté cette usine, sans quoi nous serions tous congelés, répond Harry.

Fixant Harry droit dans les yeux, la jeune femme, prise d'un malaise, s'évanouit et s'effondre à terre, heurtant le rebord d'une table en acier. Au bout de plusieurs minutes, elle reprend ses esprits et se trouve nez à nez avec un homme en blouse blanche.

- *Bonjour, madame Delafauré.*
- *Qui êtes-vous ?*
- *Monsieur Leloup, employé à la sécurité. Votre porte était mal fermée. Je suis entré pour voir s'il n'y avait pas de problèmes.*
- *Employé à la sécurité ?*
- *Je venais pour la canicule, madame¹.*
- Vous ne venez pas pour la neige, le froid, la tempête ?
- Ah non, ma p'tite dame ! Avec cette chaleur d'enfer, on aimerait qu'il neige mais, en plein mois d'août, il ne faut pas rêver ! Je suis chargé de rendre une visite aux habitants d'un certain âge pour veiller à ce qu'ils aient suffisamment d'eau.
- Je vais bien, je crois.
- On ne dirait pas. Vous avez fait une mauvaise chute ? Vous saignez de l'arcade sourcilière. J'ai ce qu'il faut pour vous soigner.

¹ En italique : extrait de la pièce de théâtre « Louis » d'Yves Renaud .

- Merci, jeune homme. J'ai fait un rêve très étrange. Le comté était enseveli sous une épaisse couche de neige...

Marcus & Sophie, Joan Monsonis

Marcus approche de la cinquantaine. Il a brillamment réussi ses études à l'école des Mines puis son MBA à HEC. Une fois ses diplômes en poche, il a commencé à travailler chez Apple. Malgré ses nombreux voyages d'affaires à New-York, Londres, Shanghai et autres places financières, il s'est marié et peu de temps après, un enfant est arrivé. Le petit Edouard a aujourd'hui cinq ans. L'entourage de Marcus lui répète sans cesse qu'il ne peut espérer meilleure vie. Mais son existence est bien différente de l'image qu'on s'en fait...

Ce samedi-soir, il a beaucoup bu, pris de la coke aussi. Dans le vaste jardin où se tient le mariage, Marcus zigzague entre les convives pour éviter de bousculer l'un d'entre eux. Il veut s'isoler et va s'assoir au bord d'un étang, au bout de la propriété, loin de la fête et du bruit. Mais une voix de femme rompt le silence derrière lui :

- Marcus ?
 - Oui... ? Il n'arrive pas à lever la tête tant il est saoul.
 - Tu me reconnais ? demande la voix.
- Marcus lève timidement des yeux brillants et fatigués sur la femme qui vient de s'assoir à côté de lui.
- Euh... Sophie ! Sophie Laugier ! Ca fait si longtemps. T'as pas changé.
 - Ça fait plus de trente ans.
 - On était dans la même classe au collège... On est même parti en classe de neige ensemble !
 - Je m'en souviens, dit Sophie avec un petit rire.
 - Je crois même qu'on est sorti ensemble pendant une soirée.

- Oui, c'est vrai, répond Sophie un peu gênée.
- Sophie Laugier... répète Marcus en ne la quittant pas du regard.
- Alors, il paraît que tu es devenu un grand homme d'affaire ?
- Oui, c'est ce que tout le monde a l'air de dire. Marcus soupire, désireux de retourner à sa torpeur.
- Il paraît que t'es marié et que vous avez un enfant ?
- Oui...

Marcus soupire encore plus longuement.

- ... Lydia et Edouard, mais je vais les quitter.
- Choquée, Sophie ne répond pas.

- Oui, je vais les quitter. J'ai un ami qui a une maison en Inde. Il est encore plus riche que moi. Lui aussi est fatigué de cette vie de merde. On a décidé de plaquer femme et enfant pour aller finir notre vie au soleil... Mon pote a des contacts là-bas et on pourra se faire toutes sortes de drogues locales. Je pense que je l'ai bien mérité, tu ne crois pas ?

Sophie est maintenant effrayée : - Et ta femme ? Elle est au courant ?

- Non, mais elle se contentera du fric et de la maison que je lui laisse. C'est ce genre de femme, si tu vois ce que je veux dire...
- Et ton fils ? Sophie ne croit pas ce qu'elle entend.
- Mon fils n'a pas besoin du père que je suis devenu.

Marcus est ivre mort. Il a comme un sursaut, tourne ses yeux imbibés d'alcool vers Sophie et s'adresse à elle en bafouillant.

- Hé, dis donc, t'as pas envie qu'on aille finir ce qu'on n'avait pas réussi à faire il y a trente ans ? Tu pourrais peut-être nous accompagner en Inde...

Sophie est toute proche de l'explosion de colère, mais se retient.

- Dis-moi Marcus ! Tu es venu ce soir à mon mariage pour me dire ça ?! Mais quel genre d'homme es-tu devenu ?

- Dis-moi, Sophie... *N'as-tu jamais dansé avec le diable au clair de lune ?*²

² Extrait du film Batman de Tim Burton, 1989.

Dernier sursaut, Karine Bihan

Clara frissonne en sortant de sa voiture ce matin d'hiver. Sa mère a oublié une fois de plus de fermer le portail. Quelle imprudence ! Etonnant qu'aucun rôdeur ne soit encore venu la visiter une nuit. Il pourrait faire tout ce qu'il voudrait. Personne pour le déranger dans cette campagne déserte. La jeune femme prend le courrier qui déborde de la boîte aux lettres ; tout à l'heure elle s'occupera des factures, remplira les chèques et les tendra à sa mère. La vieille femme signera d'une écriture tremblante. Clara reconnaîtra à peine la première lettre de son prénom, le C de Claire.

Elle sonne à la porte et entend hurler la télévision. Elle patiente un moment et finit par introduire la clé dans la serrure. Elle est saisie par l'odeur de la maison, une odeur qui lui est familière comme le portrait de son père, parti trop tôt, qui trône dans l'entrée. Il lui semble entendre sa voix... Je ne suis pas loin, je veille sur vous du haut de mon étoile. Elle va doucement vers la cuisine, sa mère trempe des tartines de pain dans son bol de chocolat. Elle a encore vieilli depuis la dernière fois. Recroquevillée, l'air chétif, le regard absorbé par le petit écran, son dernier lien avec le monde. Elle porte la robe de chambre que Clara lui a toujours connue, la bleu ciel où fleurissent des marguerites blanches. Ses mains tremblent quand elle porte le bol à sa bouche.

- Bonjour Maman !
- C'est toi ma fille, je ne t'ai pas entendu entrer. Tu aurais dû sonner ! Je ne t'attendais pas si tôt. Viens m'embrasser !

- Maman, il est neuf heures ! Tu n'as pas surveillé l'heure ? Nous avons rendez-vous chez le docteur à dix heures, tu te souviens, n'est-ce pas ? Je te l'ai noté en gros, là, dit Clara en embrassant sa mère et en désignant du doigt le post-it rose fluo posé sur le frigo.

- Nous avons bien le temps ! Avec ce froid, tu prendras bien un café chaud, non ? On peut même regarder ensemble la fin des nouvelles. Johnny est bien malade... tu dois le savoir... je me demande comment c'est possible une chose pareille.

- Tout est possible, Maman ! Même quand on s'appelle Johnny. C'est vrai qu'il fait froid. La route est verglacée, j'ai dû rouler doucement.

La jeune femme déboutonne son manteau et ouvre son sac.

- Regarde ce que je t'ai apporté... Du jambon blanc, des compotes, des brioches, des Gervais aux fruits...

- Mais tu as fait des courses pour un régiment. C'est gentil, mais tu sais, je ne mange pas tant que ça. Parfois même j'oublie et quand je m'en souviens, l'heure est passée, alors...

- Mais c'est vrai ce que tu dis ! Le frigo est plein, tu n'es pas raisonnable. Toi qui as déjà des carences... Je ne peux quand même pas t'appeler avant chaque repas. Tu pourrais faire sonner le réveil pour t'en souvenir... Tu veux que je t'en achète un facile à régler ?

Claire baisse les yeux comme l'enfant surpris trempant son doigt dans un pot de confiture. La prochaine fois, je viderai le frigo avant son arrivée, comme ça je n'aurai pas d'histoires. A chaque fois elle s'arrange pour m'en faire, des histoires. Pas la peine de venir si c'est pour ça... Quand je suis seule, au moins j'ai la paix !

- Et tes médicaments, tu les prends tes médicaments ?
- Les jaunes, je ne prends que les jaunes, c'est les plus faciles à avaler, les autres sont à leur place, dans le pilulier, je n'y touche plus... De toute façon, moi, j'y crois pas trop à ces remèdes.
- Tu es sérieuse ? Tu te rends compte de ce que tu dis ? Comment veux-tu aller bien si tu ne te soignes pas ? Et s'il t'arrive quelque chose, il n'y a personne ici pour... Ça fait longtemps que je te le dis. Tu serais si bien dans une maison où l'on s'occuperait de toi. J'en ai visité une, tu sais, avec un grand parc. Le personnel est adorable. Et comme c'est tout près de chez moi, je pourrai venir te voir souvent. Je serai rassurée de te savoir là-bas.
- Tu es sérieuse ? Tu me vois quitter ma maison ? Vraiment ? Pas plus tard qu'hier, j'ai entendu la voix de ton père qui m'appelait dans le jardin. Pas longtemps bien sûr, mais je l'ai entendue... aussi bien que je t'entends en ce moment. Bon, je crois que je ferais mieux d'aller m'habiller et après j'aimerais bien que tu me fasses une mise en plis. Je ne peux quand même pas me présenter chez le docteur coiffée comme ça !
- Mais enfin Maman nous n'avons pas le temps ! Le docteur se moque bien de ta coiffure. Ce qu'il veut, c'est voir les résultats du labo. Tu les as préparés dans ton sac ? Remarque, si tu as décidé de ne plus te soigner, ce n'est peut-être pas la peine d'y aller.
- Oh mais si ! Ça me fera une sortie ! J'ai pas tant d'occasions... A part la voisine qui m'emmène au marché quand elle m'oublie pas. Tu sais qu'elle m'a oubliée mercredi dernier ? A croire qu'elle perd la tête cette pauvre femme... Elle n'est pourtant pas bien âgée.

- Non, je ne savais pas, tu as dû oublier de me le dire au téléphone. Ecoute, on y va, on ne peut pas faire faux bond au docteur et au retour, je m'occuperai de tes cheveux. J'enroulerai les mèches dans les bigoudis, on attendra qu'elles sèchent et je te mettrai la laque que tu aimes bien, celle qui sent bon comme tout. Tu seras parfaite !
- Ca m'est bien égal d'être bien coiffée pour rester à la maison ! Si tu crois que les présentateurs télé vont s'en apercevoir, tu te trompes ma fille.

Clara soupire. Sa mère traîne les pieds quand elle marche. Il faudra qu'elle pense à lui acheter de nouveaux chaussons. Elle regarde les restes de biscuits, la vaisselle sale laissée dans l'évier et le tas de courrier. Elle prend le carnet de chèques rangé sous des mouchoirs d'homme dans le tiroir de la commode, s'assoit et commence machinalement à ouvrir la première enveloppe. Elle se souvient. Quand elle était enfant, elle était assise là, à la même place à table. En rentrant de l'école, sa mère lui faisait écrire des mots qui devaient tenir dans l'espace des lignes. C'est important, tu sais, de bien savoir écrire... Tu en auras besoin toute ta vie. Elle ne se doutait pas alors qu'un jour elle écrirait pour sa mère... que les rôles s'inverseraient.

- Ca y est ! Je suis prête. Je n'ai plus qu'à choisir mon manteau et j'arrive... J'hésite entre le noir et le gris.
- Dépêche-toi ! On va finir par être vraiment en retard. Prends le premier qui te tombe sous la main. De toute manière nous n'allons pas faire un défilé. Et puis noir et gris, c'est la même chose !

- Ecoute Clara, tu m'ennuies à la fin ! Tu es toujours à me bousculer... Je ne veux pas qu'on me bouscule ni qu'on me dise quoi faire. Personne. Je ne suis plus une enfant ! Je suis une vieille dame qui marche doucement, qui mange doucement, qui pense doucement, mais qui sait ce qu'elle veut. Je veux décider de manger ou pas, je veux sortir bien habillée et bien coiffée, je veux avaler des remèdes jaunes si ça me plaît, et je veux même choisir quand je mourrais !

Clara surprend dans le regard vert de sa mère une lueur à laquelle elle n'était plus habituée, puis sourit, en lui tendant le manteau gris souris.

- Je sais Maman... Mets le gris, il est bien chaud et tu es toute jolie dedans... On y va ?

Inspiré d'un dialogue issu de la pièce de théâtre « Quelque part au milieu de la nuit » de Daniel Keene (Australie).

Question de point de vue

L'écriture d'un récit suppose le choix déterminant du narrateur. Contée par un narrateur externe, l'histoire sera traitée avec recul et neutralité. A contrario, la narration par le héros impliquera un point de vue plus subjectif par rapport aux événements et aux personnages, le lecteur n'ayant accès qu'aux pensées et à la perception de celui-ci.

Certains auteurs de romans ont tout particulièrement joué avec les points de vue, comme Blandine Le Callet qui propose dans "La pièce montée" un mariage raconté dans chaque chapitre par l'un des acteurs de la cérémonie. Où l'on découvre alors qu'un tel événement familial peut être vécu de manière extrêmement différente selon qu'on est la nièce de la mariée, le beau-frère, la belle-mère ou encore le marié lui-même !

À notre tour, nous avons choisi de raconter le baptême du petit Valentin et chaque membre de l'atelier a endossé le costume d'un des protagonistes pour nous faire part de sa vision de la cérémonie.

Le vieux et le couffin, Zina Illoul

Vraiment pas le moral aujourd'hui, mais je dois faire bonne figure. Baptiser son arrière-arrière-petit-fils : pas banal pour un vieux débris comme moi ! J'ai le dos et les genoux en compote. Mon appareil dentaire part de travers et je suis presque sourd... Enfin ça, c'est plutôt une bonne chose. Je

n'aurai pas à entendre « C'est qui le beau petit bébé de sa maman » ou encore « C'est tout son père craché ! ».

Ouvre bien grand tes oreilles mon petit bonhomme : la vie, c'est pas du gâteau. Écoute ton vieux Pépé Jean : toi et moi, on se ressemble beaucoup. Tu ne peux pas encore marcher ; moi je me traîne. Tu entends des bruits incompréhensibles et j'ai les oreilles bouchées. Tu manges liquide et moi, de la bouillie. La vie est courte, profite des bonnes choses et ne gaspille pas ton temps avec des sottises, comme les regrets par exemple.

Selon le dicton, « On ne choisit pas sa famille, mais on choisit ses amis. » Moi, je te conseille de bien choisir ta femme...

Que fais-tu Jean ? A qui tu parles ? Mais tu causes à notre petit Valentin. Arrête donc de lui dire des bêtises ! Nous t'attendons dans le petit salon. Tiens, j'ai retrouvé ta canne et ton chapeau, tu les avais laissés dans le jardin près de la roseraie.

Ah... Tu m'as fait peur. Oui, j'arrive Madeleine. Tu vois, mon petit bonhomme, ton arrière-arrière-mémé, elle s'occupe toujours de moi comme une maman. Elle m'énerve un peu mais heureusement qu'elle est là. Sa présence m'aide à ne pas sombrer dans la vieillerie. Je ne lui dis pas assez que c'est elle, ma canne. A ton tour, choisis bien ta béquille !

La grande salle de bains, Nadine Aguilar

Je veux descendre, quitter les bras de cette dame trop grosse qui m'étouffe. J'ai pas aimé quand elle m'a penché la tête au-dessus du lavabo. J'ai eu si peur quand le vieux monsieur en robe m'a mis de l'eau sur la tête.

Maman m'avait dit d'être bien sage ce matin. Je la voyais tellement belle de l'autre côté, je voulais pas lui faire de peine, alors j'ai pas crié. Je la regardais la tête en bas. Elle avait un petit sourire triste et j'ai vu ses paupières se fermer à l'envers. L'eau coulait dans mon cou et je voyais le fond du lavabo tout sale. J'avais peur, mais je pleurais pas. Je cherchais maman mais l'eau coulait dans mes yeux. La fille trop grosse me faisait mal, maman n'était plus là, j'avais peur de tomber et puis, hop, elle m'a remis à l'endroit. Il y avait plein de lumières qui sortaient de petites boîtes noires. Ça me faisait mal avec l'eau dans les yeux.

Papa m'avait expliqué que ce serait une belle fête avec beaucoup de monde. Papa il explique beaucoup, longtemps, il pense que je comprends mieux comme ça. Mais il m'avait pas dit que je prendrais une douche tout habillé, dans une grande salle de bains froide devant plein d'inconnus. Je ne comprenais pas, j'avais peur, j'avais honte, je cherchais maman, je criais dedans, pas dehors.

Et puis j'ai vu mémé Madeleine, juste à côté, qui m'a fait un sourire. J'ai voulu attraper sa boucle d'oreille avec la petite boule rouge, mais l'autre m'a remis bien droit dans ses bras. Sa grosse poitrine me gênait. Maman c'est pas pareil, elle me porte tout contre son cœur, elle est petite comme moi.

Et puis il y a eu de la musique très forte et c'était beau. Les gens se sont mis à parler, à marcher tous ensemble. J'ai vu les grandes portes s'ouvrir et je savais que pas loin, il y avait le parc avec le sable doux. On avançait vraiment doucement mais maman est revenue comme une fée. Je n'avais plus peur, elle m'a fait le bisou préféré dans le cou, juste sous l'oreille.

Il fait beau, je donne un coup de pied, la grosse fille me dépose enfin par terre, je cours. Ouf, c'est fini !

Un dernier souvenir, Joan Monsonis

Ah Seigneur ! Combien de cérémonies faudra-t-il encore que je fasse avant que tu ne me rappelles à Toi ? Je suis si fatigué. Souvent, lorsque que je prononce mon sermon, j'ai l'impression que mes paroles sont vides et que les valeurs que j'ai tant aimées étant jeune ne résonnent plus à travers mes mots. Mais il faut que je continue, coûte que coûte. Qu'aurait-dit ma très chère mère si le curé m'avait refusé le baptême pour cause de fatigue ? Elle aurait été catastrophée sûrement... Elle aurait fait un scandale sans nom !

Les voilà justement. Le petit Valentin et sa famille plus que nombreuse. C'est la famille de Jean, le vieux patriarche, que j'ai maudit tant de fois pour son incrédulité. Mais aujourd'hui, j'ai envie de lui serrer la main, de le saluer le plus amicalement possible. Avant, je pensais que Jean était trop terre à terre, trop matérialiste. Mais je me suis trompé. En fait, il ne faisait confiance qu'à ce qu'il voyait, pendant que moi j'avais la tête dans les nuages. Et aujourd'hui, j'ai la sensation de me réveiller d'un long, d'un très long rêve.

J'ai tant voyagé. Vu tant de personnes. Et aujourd'hui, je me rends compte que le visage qui m'a accompagné durant toutes ces années, le vrai visage de l'amour, était celui d'Irène. Quand je la croisais dans le village, son regard avait quelque chose de magique. Comme si ses yeux me disaient « *Je te comprends, je suis comme toi, tu me plais.* ». Durant toutes ces années de privation, de sacrifice et de foi aveugle, j'ai cru trouver la vérité auprès de Jésus. Enfoui l'image d'Irène au plus profond de moi, comme si le

simple fait de l'aimer était une damnation pour mon âme. Mais je me suis trompé. Elle a été le seul soleil dans cette vie de solitude. Maintenant elle n'est plus là. Et je me dis que si le paradis existe, Irène sera la première personne vers qui j'irai. Mais si je me trompe et qu'il n'y a rien après la mort, alors la vie est injuste. J'ai consacré ma vie à Dieu et je n'ai profité de rien, contrairement à Jean qui a fondé une famille auprès de sa bien-aimée. Tiens, le voilà qui rentre dans l'église avec un air de dire « *Allez le curé ! Finis vite ton sermon qu'on aille prendre l'apéro !* ».

Sourire, Karine Bihan

« *Dis Paul, tu veux bien être le parrain de notre petit Valentin ?* ».

Bruno, mon meilleur ami, est si heureux de m'annoncer la bonne nouvelle. Il baptise son fils et me fait l'honneur de me choisir comme parrain. Ce soir-là, je suis invité à dîner dans la maison où il habite désormais avec Corinne, qu'il a épousée quelques mois après l'avoir rencontrée. J'ai fait un effort vestimentaire et apporté un bouquet de fleurs pour elle et une bouteille de vin pour lui. Lise, la meilleure amie de Corinne, est invitée elle aussi. Je la trouve jolie avec son épaisse chevelure brune, ses yeux bleus rieurs et sa poitrine généreuse à souhait. C'est elle, la future marraine. J'ai de la chance. Nous serons amenés à nous revoir.

Je suis la conversation qui tourne autour de Valentin, ses nuits, ses cauchemars, ses premières dents, ses premiers pas, sa future école. Du haut de ses trois ans, il sait qu'il est le centre de notre monde et cherche à attraper une cacahuète. Je me souviens de la voix émue de Bruno quand il m'a annoncé au téléphone la naissance de son fils. Il vivait un tsunami. Ça m'a fait le même effet quand il m'a dit à l'apéritif « *Nous baptisons Valentin le 14 mai prochain. Nous préparons une grande fête. Dis Paul, tu veux bien être le parrain de notre petit Valentin ?* ». Je ne m'y attendais pas. J'étais venu passer une bonne soirée. Je n'étais pas venu pour un engagement. « *C'est formidable. Bien sûr que j'accepte. Avec joie* ». Et je souris. Comment pourrais-je refuser ? Prendre le risque de perdre un ami

que je connais depuis les bancs du lycée et avec lequel j'ai vécu mes plus belles aventures ?

Je rentre dans l'église. Il fait frais. Le soleil de ce jour printanier n'y pénètre pas. J'ai repéré Lise au premier rang, je vais m'asseoir à ses côtés. La jeune femme est pimpante dans sa robe à fleurs qui découvre ses épaules. Elle est encore plus jolie que dans mes souvenirs. Bruno et Corinne s'avancent vers le chœur. Valentin s'agit dans les bras de sa mère, est-il impatient à ce point d'entrer dans la communauté des catholiques ? Commence alors le rituel : le prêtre vêtu de noir ouvre les bras en signe d'accueil et rappelle à l'assemblée le sens du baptême. Nous nous approchons du bénitier et Valentin ne semble pas apprécier qu'on l'arrose d'eau bénite. Lise me glisse tout bas à l'oreille qu'elle compte sur moi pour conduire l'enfant sur le chemin de Dieu. Que pourrais-je lui répondre ? Que je ne connais rien à l'histoire de Jésus ? Que je n'ai jamais senti en moi la présence chaude et réconfortante de Dieu ? « *J'accepte avec grand plaisir. Je serai le guide spirituel de Valentin. Tu peux compter sur moi* ». Et je souris.

Je respire l'odeur des fleurs du jardin où Bruno et Corinne ont installé un somptueux buffet sur lequel les petits fours s'amoncellent. Au milieu de la table trône une immense vasque de champagne rosé. Je porte une troisième coupe à mes lèvres. Je la bois vite. Besoin de me rafraîchir. Madeleine, la mère de Bruno me fait un moment la conversation, mais j'ai du mal à me concentrer à cause de son drôle de chapeau à plumes. Elle me dit, en appuyant sur le dernier mot, que je fais désormais partie de la famille. Elle en a mis du temps à m'en faire part. Une quinzaine d'années. Anniversaires, vacances, mariages... J'ai

toujours été présent aux petits et grands événements... Je n'ose pas lui répondre que, moi, ça fait longtemps que je me sens de la famille. Que Bruno me confie ses secrets. Que je lui confie les miens. « *Merci. Ça me touche beaucoup ce que vous me dites* ». Et je souris.

Bruno s'approche de moi. Il porte son fils sur les épaules, comme on brandit un trophée. L'enfant lui chuchote quelque chose à l'oreille et le fait rire. Valentin me demande comment est ma maison et quand il viendra chez moi pour jouer. Que puis-je répondre ? Que rien chez moi ne peut faire office de jouet ? Que je ne sais pas m'occuper d'un enfant ? Que j'ai parfois du mal à m'occuper de moi-même ? « *Si tes parents sont d'accord, nous passerons le week-end prochain ensemble. Je t'emmènerai sur les bateaux-mouches et je t'offrirai une glace* ». Et je souris. Valentin semble excité par l'idée et Bruno me lance un coup d'œil complice.

Je tiens Lise dans mes bras. Je lui murmure des choses qui la font rire. Je crois que je lui plais. Elle aussi me plaît. Depuis combien de temps ne me suis-je pas senti aussi bien avec quelqu'un ? Après Patricia, j'ai traversé un vrai désert. Il y a eu des femmes autour de moi, mais que je n'ai pas vues. Lise relève ses cheveux et les attache avec une barrette. J'ai envie de mordre son cou. Les couples tournent sur la piste et le sol se met à bouger sous mes pieds. Je vois Bruno et Corinne collés l'un à l'autre. Amoureux comme au premier jour. L'arrivée de l'enfant n'a pas perturbé leur amour. Je prends la main de Lise et l'entraîne vers le jardin. La fraîcheur nous fait un bien fou. Nous titubons et après quelques pas, nous tombons sur

l'herbe comme sur un coussin. Le ciel est bleu pétrole et l'infini nous appartient.

Nous nous réveillons alors que le jour se lève à peine. Nous sommes blottis l'un contre l'autre et je sens le souffle régulier de Lise dans mon cou. Je n'ose pas bouger, je ne veux pas que cet instant s'arrête. Malgré le froid qui me fait trembler. Malgré la musique qui cogne sur les parois de mon crâne. Je sens bien que je ne suis plus tout à fait le même. C'est comme si j'étais en train de naître à nouveau. Je sens la main de Lise qui caresse mes cheveux et je sais que ce n'est pas un rêve. Elle approche sa bouche tout près de mon oreille. Ce sont ses premiers mots d'amour. « *Et toi, Paul, tu en veux des enfants ?* ». Je souris.

Allélua, Noëlle Arakélian

La matinée était douce, la brise printanière soufflait sur l'esplanade de l'église. Depuis quatre mois, nous étions propulsés dans les préparatifs du baptême de mon petit Valentin.

Robes, costumes, dragées, cartons et liste des invités, choix crucial de la marraine et du parrain, tout était enfin prêt pour notre petit garçon. Encore quelques minutes et nous pourrions entrer dans l'église.

C'était mamie Madeleine, belle maman, qui avait fait part, le soir de Noël, de son souhait de voir baptiser Valentin. Le sujet avait d'ailleurs monopolisé la soirée. Mamie Madeleine, ancienne commerçante, se portait comme un charme du haut de ses soixante-dix ans mais elle était persuadée, depuis la fermeture de sa quincaillerie et sa mise à la retraite, que sa fin était proche. Selon elle, la mort pouvait désormais surgir à tout moment, la guettant à chaque coin de rue.

C'était une obsession, elle répétait sans cesse « *et s'il nous arrivait quelque chose...* », entraînant dans son délire Jean, son époux. Il fallait baptiser son petit-fils avant qu'il leur arrive un malheur et qu'ils ne puissent pas assister à la cérémonie. Comment ne pas céder ? Donc, voilà, nous y étions, avec mamie et papi bien vivants, heureux et apprêtés.

Toute la famille avait répondu à l'invitation. Les oncles et les tantes étaient nombreux et âgés dans chacune de nos

familles. Finalement, mamie Madeleine avait peut-être raison...

Qu'il est beau, criait l'oncle Gérard à moitié sourd. C'est vrai qu'il était beau mon Valentin, surpris sous le crépitement des flashes, à peine éveillé dans les bras de Bruno. Mon mari aussi avait fière allure.

Allons-y, Bruno, monsieur le curé nous demande d'avancer. La foule grossissait, les baptisés étaient nombreux, le père Georges se tenait en chef d'orchestre. D'un instant à l'autre, il nous parlerait des sacrements du baptême et il te bénira, mon petit Valentin. Alléluia, alléluia !

De l'autre côté de la porte

De tout temps et dans toutes les cultures, la porte a toujours constitué un symbole fort. Porte ouverte pour passer de l'univers païen à l'espace religieux, porte condamnée pour symboliser l'interdit ou porte secrète pour accéder au monde des initiés.

Cinéma et littérature ont repris cette symbolique et c'est ainsi que dans le film « Dans la peau de John Malkovich » de Spike Jonze (USA, 1999), Craig Schwartz, marionnettiste sans succès, trouve dans son bureau une porte qui mènerait dans la tête de John Malkovich. Dans l'un de ses romans, Laurent Gaudé s'est lui emparé de ce symbole. Avec "La porte des enfers", il permet au héros de passer dans l'au-delà pour ramener un être cher à la vie, mais nous montre aussi quel en est le prix.

À notre tour, nous avons ouvert des portes et découvert ce qu'il y avait de l'autre côté.

Vingt heures dix, Zina Illoul

- Maison Lafarge, bonjour. Que puis-je pour vous ?
- Bonjour, je vous appelle parce que j'ai un problème avec ma porte. La serrure est cassée et je ne peux plus la fermer à clé.
- Vous voulez changer de porte pour ça ? Pourquoi ne changez-vous pas plutôt la serrure ?
- Et bien ma porte est très bizarre... Je l'ai toujours connue comme ça, vieille et capricieuse.

- Vous voulez dire qu'elle se bloque. Décrivez-la-moi, s'il vous plaît.
- Euh oui, d'accord. Elle ressemble à n'importe quelle porte. Sa serrure est toute simple : une tige de métal et une gâche. Le verrou est facilement manipulable avec une cheville mobile. La journée, elle fonctionne normalement mais à 20h10, elle grince, s'ouvre et se referme aussitôt trois fois de suite. Puis elle se bloque...
- Madame, permettez-moi de vous interrompre. Nous parlons bien d'une porte ?
- Oui, ma porte d'entrée. Elle n'est pas comme...
- Excusez-moi de vous interrompre à nouveau. Laissez-moi vos coordonnées. J'ai justement un technicien libre qui peut passer d'ici une heure.
- Très bien. Madame Clerc, 7 impasse du Paradis. Ce monsieur doit venir avant 18h10 car après je ne pourrai plus ouvrir la porte.
- Entendu Madame. Je transmets.
- Hep Lulu, je t'envoie chez une dame, madame Clerc. Elle a l'air un peu barge avec son histoire de porte. Vois si tu peux changer la serrure, sinon propose-lui une nouvelle porte. La sienne serait capricieuse en particulier à 20h10.
- C'est quoi cette histoire ? Où habite-t-elle ?
- Au 7 impasse du Paradis.
- T'es sûre ?
- Oui, c'est l'adresse que je viens de noter à l'instant.
- Bah, c'est bizarre ! Le quartier a été rasé il y a cinq ans. C'est devenu un crématorium. Je connais bien le coin. Ma grand-mère y habitait.
- Pourtant, cette madame Clerc vient de m'appeler pour une porte.

- Elle t'a laissé son numéro ?
- Oui. Euh... je cherche. Non, je ne l'ai pas !
- Madame Clerc, tu as dit ? Il n'y a plus personne de ce nom là depuis la fin du quartier. Pauvre dame, son cœur n'a pas tenu à l'annonce de l'expropriation.
- Je ne comprends pas Lulu.
- Oublie ça, rentre chez toi, prends une aspirine et verrouille ta porte. On ne sait jamais. Tu risques de te faire attaquer par un macchabée !
- Arrête Lulu, ce n'est pas drôle. Je ne me sens pas très bien...

La porte de verre, Maria Besson

La soirée s'éternise et Claudine commence à avoir sommeil. Lorsque son amie commande deux nouvelles coupes de champagne, elle se décide à se lever pour s'aérer, fumer une cigarette et se rendre dans les toilettes de ce bâtiment étrange, transformé en bar branché. Un prétexte aussi pour se dégourdir les jambes et visiter les lieux.

Le long couloir dans lequel, très vite, elle se retrouve ne semble mener nulle part. Elle avance lentement et prend conscience de la hauteur des murs. Elle se sent toute petite malgré son ombre démesurée qui la devance à travers des jeux de lumière tamisée. La musique ambiante s'estompe au fur et à mesure qu'elle s'engouffre dans les boyaux souterrains de cet endroit inconnu, aux odeurs de bois et d'humidité. Un angle droit puis le silence total. Le couloir se prolonge par un escalier en colimaçon. Elle descend les marches et est stoppée par une porte haute et étroite. La poignée est surmontée d'une main en métal que l'on peut actionner. Elle hésite quelques secondes puis frappe très fort à trois reprises. TAC – TAC – TAC et la porte s'ouvre avec un léger grincement.

Un air frais souffle sur ses joues et elle a l'impression de sentir le goût des embruns. Son pas s'accélère, elle sent le sable sous ses pieds et aperçoit des lumières dans le ciel. Des hommes en tunique blanche semblent méditer autour d'un feu de camp. L'un d'eux se retourne vers elle et lui fait signe de s'assoir. Ses deux voisins lui prennent les mains et elle se sent basculer dans une dimension étrange. Elle

écoute le crépitement du feu, le chant des étoiles, le bruit des vagues, puis les voix des sirènes l'invitent à nager. Sa chevelure rousse brille comme une flamme lorsqu'elle se laisse aller au plaisir de la découverte et aux caresses de l'inconnu.

Orage d'hiver, Noëlle Arakélian

Derrière cette porte, un cri une photo.
Le verbe te laisse sans voix, tu le conjugues au présent.
Je l'aime
Mais ton bateau est ivre, il chavire.
L'amour qui t'interpelle, te dévaste.
Alors peut être devrais-tu écrire,
cesser d'hurler aux quatre coins de tes pièces intérieures.
Tes amours sont toujours indigestes.
Tu cherches ton insouciance, perdue à jamais dans la
logique de l'expérience.
Tu ne rêves plus, tu n'espères plus le retrouver.
Les jours s'écoulent, les heures s'écartent.
Reste la brûlure.
Seule sur ta terre, dévastée par l'incendie.

C'était un merveilleux orage foudroyant.
Qui pouvait prévoir ? Ni toi, ni moi.
Les orages ne préviennent pas.
Ils s'abattent et disparaissent.
Tout doucement tu panses tes plaies.
Toi si prudente, tu n'as pas vu arriver la tornade.
Personne n'a daigné te présenter cet amour que tu vas
devoir t'interdire puisqu'il a filé, te laissant ainsi perplexe
en train de te consumer.

Ecris, fais quelque chose, fais taire ce vacarme.
Je sais que tu ne voulais pas, que tu ne pensais pas,
pourquoi toi ?

Peux-tu regretter l'imprévisible, ton corps est redevenu un puzzle.

Si seulement c'était un songe cruel d'une nuit d'hiver.

Si seulement tu pouvais te réveiller et te dire le cœur en perdition, l'illusion était parfaite.

Enfin Lisa, regarde c'était un cauchemar !



« *Baiser anglais* », tiré du livre de photographies « *Paris la Douce* » d'Amadou Gaye, préfacé par Josiane Balasko, éditions Grandvaux, 2006.

Le souffle de l'aube, Karine Bihan

Le bateau tangue, depuis des jours il tangue, j'ai mal au cœur, c'est la première fois la mer pour moi. J'ai passé ma vie courbé dans les rizières sous un soleil de plomb, c'est la terre mon élément. Je touche la poche de mon pantalon, je sens la terre à travers le tissu. C'est mon trésor, le seul que j'ai pu emmener avec moi. Avec la photo. J'ai de la chance.

J'ai mal au cœur et j'ai soif. Je regarde le ciel, j'ai de la chance d'être sur le pont du bateau, je suis un homme fait pour vivre dehors. Le ciel est gris, j'attends la pluie, dès les premières gouttes, j'ouvrirai la bouche. Je compte sur l'eau du ciel, elle a fait pousser le riz qui a nourri les miens.

J'entends les cris et les plaintes, combien sommes-nous entassés sur ce bateau ? J'ai de la chance, il y en a qui sont restés sur la terre ferme. Il y a des enfants là-bas, au regard hagard, le plus grand chante une berceuse au plus petit. Où sont les parents ? Ils se sont sacrifiés. Moi aussi je l'aurais fait. Si j'avais pu.

J'ai mal au cœur et j'ai faim. Depuis combien de jours n'ai-je pas tenu un bol de riz dans mes mains ? Je regarde l'horizon orangé, je n'ose pas tourner la tête. Derrière moi, il y a tout mon passé, je ne suis pas prêt. Je tremble. C'est le froid ou la peur ? Je touche la poche de ma veste, je sens la photo à travers le tissu, je n'ose pas la sortir, l'air salé pourrait l'abîmer. Il y a Mia sur la photo et j'ai un peu plus chaud.

Elle est belle, la lumière tombe sur elle. Ses cheveux noirs sont cachés sous le grand chapeau de paille tressé par ma

mère. Sa peau blanche ressort dans sa tunique violette. Elle revient des champs, fatiguée. Elle sourit. Ce n'est pas pour la photo qu'elle sourit. C'est sa nature. Elle croquait la vie. J'ai de la chance. J'ai eu mon histoire d'amour.

J'ai mal au cœur, et j'ai envie de vomir. La mer devient mauvaise. Le vent fouette mon visage iodé. Ma tête est en sueur comme la nuit où j'ai couru dans la forêt, la nuit où je me suis enfui comme le tigre qui a peur de la cartouche. J'ai vu le village brûler, j'ai compris, j'ai entendu les cris. Des hommes qu'ils torturaient. Des femmes qu'ils violaient. Des enfants qu'ils égorgeaient. J'ai couru dans la forêt comme un fou. Pendant combien de temps ?

Je suis sur le bateau qui vogue vers le pays nouveau. J'ai de la chance. Je suis vivant. Je regarde droit devant moi. Dans quelques jours, je poserai les pieds sur un sol inconnu. Je lirai sur les lèvres une langue que je ne comprends pas. Je proposerai mes mains faites pour le labeur. Je mendierai peut-être. Non, je ne mendierai pas, je garderai ma dignité d'homme venu et revenu de loin. Le soir, je sortirai la terre de ma poche et j'en sentirai l'odeur. Je fermerai les yeux et les mots de Mia me reviendront.

La nuit tombe, je me recroqueville, j'attends le sommeil. Avant je m'endormais toujours dans les bras de Mia et je rêvais de lendemains enchanteurs. Il y a un vieil homme qui veut sauter à l'eau et des jeunes femmes qui l'en empêchent. Le calme revient. Je me laisse bercer par les voix du bateau comme l'enfant qui vient de naître. J'ai le cœur qui bat. J'ai de la chance.

Souvenirs poussiéreux, Joan Monsonis

J'ai dix ans. Cette année, ma mère a décidé de ne pas partir, préférant économiser pour les prochaines vacances. Alors je suis resté au Plessis-Robinson, à déambuler dans les rues chaudes et désertées de notre commune. Je me fabrique des parcours en vélo, des aventures dans des quartiers où en temps normal, je ne vais jamais.

Cet après-midi, alors que je pédale à toute vitesse dans le quartier pavillonnaire de la gare, je me souviens de ce que m'a dit Jérôme, un copain de l'école. « *Rue d'Aulnay, il y a une maison abandonnée. Des grands y sont allés et l'un d'eux est ressorti avec les cheveux tout blancs.* » L'histoire m'a effrayé. Certains potes m'ont parlé de vampires ; d'autres avaient les yeux écarquillés en racontant que les cadavres des anciens propriétaires étaient à l'état de momie dans leur propre salon. En tout cas, dans la cour d'école, tout le monde affirme que le grand aux cheveux blancs est devenu fou et qu'il est enfermé dans un asile.

La maison en question ne doit pas être loin. Avec mon vélo, je roule doucement dans l'avenue des Gallardons et, effectivement, cette horrible demeure apparaît juste en face de moi.

Le pavillon aux airs gothiques semble abandonné depuis longtemps. Je frissonne. L'ennui estival, la curiosité et la perspective d'une nouvelle aventure ont pourtant raison de moi. J'escalade un muret et me retrouve dans le jardin rempli de broussailles. Une fois devant la porte, toute l'histoire de Jérôme défile dans ma tête. Je regarde derrière moi : personne. La chaîne rouillée qui maintient la porte

fermée cède plutôt facilement. Je ressens comme un vertige. Je ne sais plus si je suis dans un rêve ou dans la réalité. J'entre.

A l'intérieur, tout est recouvert de poussière. A droite, l'entrée du salon. J'en passe le seuil. Des faisceaux de lumière traversent les volets cassés. Alors je le vois. Recouvert d'un drap blanc, un sarcophage. Mon cœur s'emballe. Avec un courage que je ne me connais pas, je tire violemment sur le drap. Une table, une simple table de salon. Je regarde autour de moi, et mes yeux s'arrêtent sur une vieille photo posée sur la cheminée. Deux visages. Un homme et une femme au regard doux. La tendresse qui s'en dégage apaise ma respiration. Il n'y a ni cadavre, ni vampire, ni même de garçon aux cheveux blancs devenu fou. Juste un couple qui a occupé cette maison jour après jour et laissé un pavillon plein de poussière et de souvenirs. Et cette photographie remplie d'amour, qui éclaire d'un seul coup ma part d'ombre et de légendes.

Faits divers

De nombreux auteurs ont trouvé leur inspiration dans les faits divers. Parmi les plus célèbres, Stendhal, dont le roman "Le rouge et le noir" a puisé dans l'histoire vraie d'Antoine Berthet qui assassina en pleine messe son ancienne patronne et maîtresse en 1837.

Parce que la réalité dépasse parfois la fiction, certains auteurs ont eu envie d'aller à la rencontre de victimes ou d'assassins. Emmanuel Carrère a ainsi tenté de comprendre l'incompréhensible en assistant au procès de Jean-Claude Romand, assassin de sa femme, ses filles et ses parents pour préserver son secret. Dans "L'adversaire", il propose d'entrer dans la vie de cet homme qui s'est enfoncé dans le mensonge et a leurré ses proches pendant dix-huit ans, leur faisant notamment croire qu'il était médecin.

A notre tour, nous avions pioché dans les faits divers du journal « Le Parisien » et d'autres quotidiens pour aller au-delà de l'écrit journalistique et imaginer nos propres récits.

Demande de droit d'asile, Maria Besson

A-t-il des informations plus précises qui pourraient enrichir son dossier ? L'avocat pose la question au traducteur qui la pose à son tour à Dimitri. En guise de réponse, ce dernier lève les yeux au ciel puis fixe l'avocat d'un air aussi excédé qu'apeuré.

Je crois qu'il nous a déjà tout dit, tout expliqué, reprend le traducteur. Mais comment voulez-vous que j'arrive à lui obtenir un droit d'asile avec autant d'approximations ? Dites-lui que son histoire ne tient pas debout. Le fonctionnaire qui va se pencher sur son cas aura tôt fait de débusquer les incohérences. Nous avons besoin de quelque chose de solide avec des dates, des descriptions détaillées des situations d'oppression qu'il aurait vécues en Ukraine. Il a peut-être participé à la rébellion mais il est loin d'être le seul et de toute façon, vu l'évolution du contexte politique, sa demande est loin de se justifier.

Maître, je crois que Monsieur Tritchenko a besoin d'un peu de temps pour mettre de l'ordre dans ses pensées. J'ai parfois l'impression que tout se mélange dans son esprit.

Dimitri semble comprendre l'échange en français entre les deux hommes. Il pose la main sur le bras du traducteur, penche la tête en avant et commence à parler d'une voix sombre.

Dites-lui que j'avais quinze ans quand j'ai réalisé que j'étais attiré par les garçons. Je suis tombé éperdument amoureux d'un élève de ma classe. Un jour où nous rentrions ensemble du collège, j'ai voulu lui prendre la main. Il l'a

brusquement retiré et m'a regardé en riant. Dès le lendemain, j'ai fait l'objet d'attaques violentes dans la cour de récréation. Le jour où ma tête s'est mise à saigner sous les coups de latte d'un grand baraqué, j'ai été reçu chez le directeur avec mon agresseur. Il a expliqué que j'étais la honte de la classe, qu'il ne pouvait pas supporter d'être dans la même pièce que moi. Avant de quitter le bureau du directeur, il m'a regardé avec dégout et m'a craché ses menaces : toi, si ton père n'a pas les couilles de te tuer, c'est moi qui le ferais !

Le lendemain, j'étais renvoyé du collège. La lettre adressée à mes parents précisait que mon comportement représentait une menace pour les autres élèves et leur conseillait de consulter un médecin pour que je puisse me débarrasser d'une tare qui était à la fois une offense pour ma famille et un délit vis-à-vis de la société.

Ce soir-là, mon père prit son ceinturon à deux mains et au son de *mauviette* et de *sale pédale*, me lacera le visage, les épaules, le dos, le ventre jusqu'à ce que je tombe par terre évanoui. Je restais enfermé dans ma chambre, ma mère ne voulait pas me voir. Elle me déposait de la soupe et du pain derrière la porte et s'en retournait pleine de sanglots bruyants.

Une nuit, j'eus suffisamment de forces pour sortir et pris le chemin de Kief. Je savais qu'il y avait des groupes de gens plus tolérants, plus éclairés, plus... européens. Enfin, je croyais. A force de traîner dans les rues, je fis vite connaissance de quelques sans abris. Un jour où je racontais mon histoire à l'un d'entre eux, avec toute la naïveté de mon âge, je compris que je venais de

commettre une erreur fatale. Dès le matin suivant, je fus tabassé par une horde de garçons en treillis. J'étais devenu le *sale pédé* de Kief.

Je changeai de quartier et décidai de devenir le plus viril possible pour m'intégrer dans les troupes de rebelles en train de se constituer. Oui, j'ai posé des bombes, attaqué des policiers. J'étais nourri par ces femmes qui venaient tous les jours sur la place soutenir les braves soldats de la liberté. Je me débarrassais des stigmates de ma faiblesse et de mon anomalie. Puis j'ai été fait prisonnier, torturé pour avoir fait partie des libérateurs de mon pays.

Lorsque l'ancien régime est tombé, j'ai réalisé que je faisais partie de vainqueurs. Mais il a suffi que je regarde avec une tendresse toute amicale un compagnon de bataille pour comprendre que jamais je ne pourrai me faire accepter, y compris par le camp des modernes. Jamais je ne serais en sécurité auprès des miens qui considèrent l'homosexualité comme... un crime contre l'humanité !

Fait divers 1914, moi le poilu, toi le déporté.

Noëlle Arakélian

Nous ne nous reverrons pas.

Notre soleil brille dans nos champs gorgés de sang mêlés.

Nous ne nous reverrons pas.

La terre acide me ronge,

M'emprisonne de jours en jours dans ses entrailles.

Esclave de ses soubresauts,

J'erre nuit et jour dans ces tranchées sinueuses

qui ne mènent nulle part,

Portes de nos enfers.

Nous ne nous reverrons pas.

Mon monde n'est plus le tien,

Je suis à des années d'obscurité.

Nos arbres sont jonchés de troncs humains, de branches mortes prématurées.

Nous ne nous reverrons pas.

Tant que l'orgueil, les honneurs ne seront bus jusqu'à la lie,

Tant que l'incendie humain ne ravage complètement ces plaines.

Tant que tout soit consumé, lavé par ces magnifiques pluies acides aux couleurs chatoyantes.

Nous ne nous reverrons pas mon frère.

Je suis épris, la folie m'a prise pour amant, elle est mon rêve, mon refuge, ma muse.

Inconscient, insouciant amoureux, j'ai trahi ma Jeanne.

Nous ne nous reverrons pas mon frère.
Je suis devenu l'autre homme.
L'homme des sangs mêlés.



*Pochoir réalisé par Christian GUEMY,
alias C215.*

Crépuscule d'été, Joan Monsonis

Région de Valence, Espagne. Juillet 2001.

Pas un nuage n'est passé dans la région aujourd'hui. Anna en a profité pour passer l'après-midi avec son grand amour, Jean-Sébastien. Malgré un soleil puissant, ils sont allés après déjeuner bronzer un peu dans une des nombreuses plages du coin. En ce moment, ce sont les fêtes du village où habite Anna. Vers dix-neuf heures, on lâchera un taureau dans les rues. Les garçons les plus téméraires tenteront des acrobaties autour de la bête, c'est une vieille tradition.

Les deux amoureux ne se sont pas beaucoup parlé au bord de l'eau. Ils n'ont plus besoin de ça. Ils se sentent tout simplement bien lorsqu'ils sont ensemble. Plus tard, Anna veut devenir romancière ou journaliste. Jean-Sébastien est bien décidé à travailler dur car, malgré leur jeune âge, ils ont déjà fait des projets.

Tout en nettoyant le sable sur ses tong, Anna dit calmement à son fiancé : il ne faut pas qu'on traîne trop, j'ai promis aux copines d'être là pour le taureau. Moi, je ne pourrai pas le voir, il faut que je passe chez ma mère me doucher. Je te retrouve vers vingt-et-une heures.

Poom !! En approchant du village, les deux amoureux entendent le premier pétard. Au troisième, les organisateurs lâcheront le taureau. Il reste peu de temps. Anna embrasse Jean-Sébastien qui l'a déposé près de la place de la mairie et repart en voiture vers son propre village. Il se sent bien en ce moment. L'air est tiède. Le

soleil du soir donne au ciel des touches fauves et apaisantes. Rien ne semble pouvoir perturber la quiétude qui l'habite.

Poom ! C'est le troisième pétard ! L'effervescence dans le village est à son comble. Les rues sont noires de monde. Les gens parlent fort et attendent de voir surgir l'animal de son gros caisson. Certains fument frénétiquement. D'autres mangent nerveusement des graines de tournesol. Ça y est ! La porte s'ouvre. Des cris d'exclamations se font entendre quand la bête noire et terriblement musclée fait son apparition sur la place de la mairie. Tout le monde court à son passage. Le taureau se met à frapper les grosses barrières en acier qui bloquent les rues. Puis il reprend vivement sa course dans une autre rue et disparait. Les gens le suivent. Malgré l'absence de l'animal, l'émotion n'est pas retombée. Le danger est toujours dehors et peut réapparaître à tout moment.

Anna n'aime pas beaucoup voir un animal en difficulté et par précaution, elle reste toujours derrière la barrière. Elle est surtout là pour partager avec ses copines les fêtes de l'été. Elle regarde son portable, les yeux pleins de tendresse, pour voir si Jean-Sébastien ne lui a pas laissé un message. Rien de lui, pas très grave, elle le verra dans deux heures à peine. Une foule d'hommes se met soudain à courir en direction de la place, le taureau arrive. Le portable d'Anna tombe de l'autre côté de la barrière, dans la zone dangereuse. Pas de problème, elle a juste le temps de le ramasser avant que les hommes se ruent sur la barrière pour se protéger. Elle lève les yeux par précaution, le taureau est là et se précipite sur elle...

Des cris d'épouvante sortent de la foule. Les gens savent ce qu'un taureau est capable de faire. Anna n'a pas compris ce qui lui arrivait. Elle n'a même pas entendu l'ambulance qui l'a conduite à toute vitesse vers l'hôpital de Valence. Etant donné l'état de son corps, elle est morte une heure après.

Jean-Sébastien n'a pas compris, lui non plus, ce qui se passait. Des amis l'ont appelé sur son portable avec des voix paniquées. Quand il est arrivé à l'hôpital, c'était déjà trop tard...

Ce soir-là, le jeune homme a senti quelque chose se briser en lui. Depuis, il garde en lui une haine silencieuse, sourde et se répète à chaque seconde « *Je ne t'oublierai pas...* ».

Corps-à-corps

Le corps est palpable mais il faut trouver les mots pour le dire. Sans être un expert en anatomie, il est important de permettre au lecteur de visualiser un corps, de percevoir un mouvement ou de ressentir la tension de l'effort. Les émotions ont elles aussi leur dimension somatique et les écrivains se font fort de traduire la joie, la peur ou encore la colère ressentis par leurs personnages dans leur corps.

"La petite communiste qui ne souriait jamais" écrit par Lola Lafon raconte l'histoire de Nadia Comaneci, étoile roumaine de la gymnastique dans les années 80. Un corps indissociable de son parcours : objet d'admiration mais aussi de souffrance lors de son ascension, objet de rejet lorsqu'elle devient une femme et que ce corps ne lui permet plus la même légèreté et les mêmes performances.

A notre tour, nous avons mis le corps au centre de nos récits.

Ballon d'oxygène, Maria Besson

Debout sur des tapis, les yeux rivés sur l'animatrice, la vingtaine de stagiaires s'est installée en cercle. Les chuchotements s'arrêtent et l'on n'entend plus que le frottement rapide des paumes des mains entre elles. Chacun ressent la chaleur du mouvement et l'afflux d'énergie qui circule du poignet jusqu'au bout des doigts. La séance de xi gong peut commencer.

L'automassage se poursuit. Les mains frottent le visage, la tête, la nuque, les bras, le thorax, le ventre, les jambes puis elles viennent se poser sur le plexus solaire, entre pubis et nombril. Les respirations deviennent plus profondes et les yeux se ferment. Chacun essaie de faire le vide dans sa tête pour se recentrer sur son corps, après en avoir pris conscience.

La voix douce de l'animatrice invite à l'apaisement en même temps qu'elle donne des consignes pour continuer le parcours intérieur. « Vos mains se décollent de votre ventre, les deux paumes se rejoignent. A chaque inspiration, elles s'écartent légèrement puis elles reviennent l'une en face de l'autre au moment de l'expir. Comme si vous teniez un ballon qui gonfle puis rapetisse, en harmonie avec votre rythme respiratoire. »

La chaleur devient quasi palpable au fur et à mesure que le mouvement s'amplifie. Chaque participant se concentre sur le ballon imaginaire qu'il tient entre ses mains et qui fait maintenant partie de son souffle. Pour déployer ce mouvement des orteils jusqu'au front, les mains s'écartent puis doucement se referment : devant les jambes, les hanches, le ventre, la poitrine, le cou et enfin la tête.

Une nouvelle énergie circule, le cœur pulse plus fort, les crispations s'estompent, la colonne vertébrale s'allonge. Tendu par des fils à la fois célestes et telluriques, le corps est désormais bien ancré entre le ciel et la terre.

L'amour, ça craint, Zina Illoul

Debout près de la fenêtre, à l'hôpital Sainte-Anne, chambre 421, je la regarde allongée sur son lit dormir d'un sommeil profond telle la Belle au bois dormant. Visage impassible et corps inerte, elle est prisonnière depuis plusieurs jours déjà. A chaque visite, je lui demande comme elle a pu s'infliger autant de peine. L'aide-soignante me répond tout le temps avec bienveillance. « C'est bien ce que vous faites. Leur parler, ça les fait vivre plus longtemps. J'ai remarqué. »

Elle, c'est Jeanne, mon amie. Elle a fait une grave dépression... Son amant l'a quitté une énième fois pour retourner avec sa femme. Mais cette fois-ci, Jeanne a su qu'il ne reviendrait plus et que ce serait la fin de leur histoire. Un soir chez elle, tirant à plein poumon sur sa cigarette, elle m'a dit d'une voix calme et tranquille « L'amour, ça craint. ». La fumée a envahi la pièce et j'ai eu, durant un centième de seconde, comme un mauvais pressentiment.

Et puis, dimanche 21 avril à 23h01, le drame est survenu. Jeanne m'a passé un coup de fil. Elle a craché quelques mots « Viens, vi- vi –vi te ». Pas tranquille du tout, j'ai raccroché, enfilé un pantalon, un sweat, mes groles et j'ai foncé chez elle avec son double de clé. Je l'ai trouvée allongée sur le sol de sa salle de bain, les médicaments sortis. J'ai fait le 15 et j'ai attendu...

Un mois plus tard, je continue à veiller sur Jeanne. Je la trouve si apaisée mais si inaccessible. Ses parents vivent loin. A son admission, ils sont venus et ont logé à l'hôtel

pendant quelques jours. Puis, ils sont partis rouvrir leur commerce. Il n'y a plus que moi pour veiller sur elle. Sa relation secrète avec cet homme l'a complètement isolée de son entourage. Tous les soirs après le boulot, je passe une heure parfois deux. Je lui parle. Je lui raconte les histoires du boulot. Je lui lis les lettres que ses parents m'envoient. Le week-end, le matin, je la masse et lui fais faire des exercices. L'après-midi, je lui fais un brin de toilette. Je soigne ses cheveux. Je l'épile. J'hydrate sa peau. J'entretiens ses ongles et lui pose un vernis. Je lui mets son rouge à lèvre et lui montre comme elle est jolie. Puis, je lui lis jour à après jour un passage des Mille et une nuits. Ce sultan devenu tyrannique suite à l'infidélité de son épouse qu'il condamne à mort. Pour être certain de ne plus être trompé, il décide de faire exécuter chaque matin la femme qu'il aura épousée la veille. Parfois, j'ai l'impression de jouer Shéhérazade... Pour aider Jeanne, je lui raconte un épisode dont la chute est reportée au lendemain. Je me convaincs qu'elle voudra forcément connaître la suite et que, bientôt, elle se réveillera pour me dire que Shahryar, le sultan, est un grand malade et que Philippe est un gros salaud !

Liberté, Karine Bihan

Si l'on m'avait dit qu'un jour je poserais nue en plein juillet sur le toit brûlant de la prison de Fresnes, je ne l'aurais pas cru. Et si l'on avait ajouté que ce serait une terrible expérience, j'aurais pouffé de rire.

- Bonsoir... Ça fait un moment que je vous regarde siroter votre cocktail... C'est quoi ? Un sex on the beach ? Vous l'avez presque fini... Je peux vous en offrir un autre ?
- Oui, avec plaisir. Mais cette fois je vais prendre la dame rose, le cocktail au champagne rosé... Il est sûrement délicieux... Je m'appelle Elodie. Et vous ?
- Xavier. Je viens souvent ici, mais c'est la première fois que je vous vois... Et je suis certain que si je vous avais déjà croisée, je m'en souviendrais.
- Je viens d'emménager dans le quartier, alors j'essaie tous les bars... J'aime bien le nom de celui-ci, le Melting potes, c'est un nom prometteur pour se faire de nouveaux amis. Et puis j'aime la musique, elle me donne envie de danser... Mais je vois que vous portez un appareil photo... Vous sortez toujours avec lui ou vous aviez un projet ce soir ?
- Toujours... Je ne m'en sépare jamais, c'est mon compagnon de vie. Et mon gagne-pain aussi... Je passe mon temps à saisir l'instant, ma façon à moi de le faire durer, vous voyez ?
- Oui, je vois. C'est drôle, je ne vous imaginais pas photographe... Et vous prenez quoi ? Le Sacré Cœur à la tombée de la nuit ? Les visages tristes du métro ? Le regard perdu du SDF en bas de votre immeuble ?

- En ce moment, je travaille sur l'autoportrait avec des détenus. Je leur apprends un peu de technique mais je veux surtout leur montrer qu'ils peuvent, eux aussi, créer quelque chose de beau...
- C'est passionnant de faire du beau dans un endroit aussi laid qu'une prison. Je serai curieuse de voir le résultat... Moi aussi j'ai la passion du beau, je travaille dans une agence de pub. Je ne sais pas si vous vous rappelez de l'image qui a circulé sur tous les bus il y a quelque temps, celle de l'homme tatoué qui a un parfum pour tout vêtement, et bien c'est nous qui l'avons conçue... C'est moi qui suis à l'origine du slogan « Ne gardez sur vous que l'essentiel »...
- Oui, je me souviens bien de la photo, moins du slogan je vous avoue... Je suis sensible à la publicité. Pour moi, c'est de l'art, ni plus ni moins.
- Je suis heureuse de vous l'entendre dire. Et vous, vous comptez les exposer vos photos ?
- Oui, quand j'aurai obtenu le meilleur de mes hommes. Vous savez c'est leur regard qui est frappant dans le portrait qu'ils font d'eux-mêmes, un regard rempli de souffrance, presque terrible à soutenir... C'est cette souffrance-là qui les a conduits en prison. Pour mon expo, j'aimerais introduire de la douceur, j'aimerais photographier une femme. Une jolie jeune femme à la peau très claire et aux cheveux blonds... Un peu comme vous... Ça vous dirait de travailler avec moi ?
- Pourquoi pas ? Je n'ai jamais été modèle, ce serait une belle expérience. Mais il s'agirait de faire quoi en fait ?
- Vous seriez nue sur le toit de la prison, il y a une vue magnifique sur Paris là-haut... Vous prendriez une pose sensuelle... La chair de votre corps ferait contraste

avec le béton du sol... Et puis je choisirai la plus belle photo et je taguerai votre corps avec de la couleur, du bleu, du rouge, du vert... Ce sera ma signature... Oui... Je vois déjà le résultat... L'enfer de la prison est un monde en noir et blanc, les couleurs de la vie y ont disparu et c'est vous, votre beauté, votre jeunesse, votre vitalité, qui les ranimerez. Vous serez en quelque sorte le symbole de la liberté...

En fait, j'étais curieuse. Je voulais voir l'effet que ça fait d'être la cible d'un regard. J'ai pris le RER puis le bus et j'ai marché jusqu'à la prison de Fresnes. Il faisait très chaud ce jour-là et j'ai regretté un instant mon bureau climatisé. J'espérais qu'on m'offrirait un coca frais à mon arrivée. Devant les murs gris, si hauts que je n'en voyais pas la fin, j'ai pensé rebrousser chemin. J'ai même regardé derrière moi, prête à partir en courant. J'avais l'impression que si je pénétrais dans ces murs, je courrais le risque de ne plus en sortir. Mais Xavier comptait sur moi. J'ai sonné. J'ai montré patte blanche. Une fois. Deux fois. Trois fois. Le surveillant qui me servait de guide semblait être un homme comme les autres. J'écoutes le cliquetis de son trousseau de clés qui résonnait dans les longs couloirs sombres. J'ai vu des dizaines de portes toutes semblables les unes aux autres. J'ai entendu les cris de ceux qui, entassés dans treize mètres carrés, ont perdu la parole. J'ai eu des frissons. Je me suis dit que j'avais imaginé des choses mais pas ça. Et puis, après avoir monté des escaliers interminables, le gardien a poussé les loquets d'une grosse porte en fer. J'ai vu la lumière du jour. J'en avais été privée quelques minutes et déjà je l'avais oubliée. J'ai fermé les yeux pour mieux sentir les rayons du soleil sur mon visage. J'ai repris

mon souffle et mes esprits devant un Paris étouffé par la pollution. Pendant un long moment, je n'ai pas pu parler. Xavier m'a dit que ça faisait toujours cette impression la première fois et puis qu'après on s'habitue. Je savais qu'en sortant, je ne serais plus tout à fait la même.

Liberté. Savoureuse liberté.



"Sans titre", série Mon amour,
Lucas Djaou (photographie retouchée à la peinture).

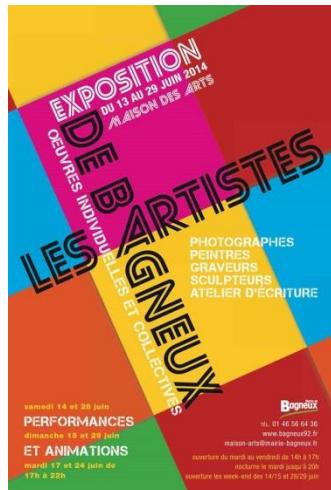
L'atelier d'écriture « A mots croisés », c'est aussi...

Des lectures publiques associant des acteurs amateurs.



Géométrie littéraire & autres nouvelles

Des initiatives partagées avec d'autres associations balnéolaises.



Des jeux d'écriture pour adultes et enfants à la fête des associations de Bagnoux.



Géométrie littéraire & autres nouvelles

Et beaucoup de plaisir pris à écrire !!

Pour en savoir plus sur l'atelier d'écriture A mots croisés :
olouise2@yahoo.fr



A bientôt !

Bibliographie

ABD AL MALIK, *Le dernier français*, Cherche midi, 2012.

CARRERE Emmanuel, *L'adversaire*, Folio, 2002, Poche.

CHAILLEY Ségolène, *La fabrique des histoires*, Ellipses, 2013.

DELACOURT Grégoire, *La liste de mes envies*, JC Lattès, 2012.

DE RECONDO Leonor, *Pietra Viva*, Sabine Wespieser Editeur, 2003.

GAUDE Laurent, *La porte des enfers*, Actes Sud, 2008.

GAYE Amadou, Paris la douce, Grandvaux, 2006.

GRIMBERT Philippe, *La petite robe de Paul*, Grasset, 2001.

LAFON Lola, *La petite communiste qui ne souriait jamais*, Actes Sud, 2014.

LAMARCHE Léo, *Anthologie du slam*, Nathan, Carrés Classiques, 2013.

LE CALLET Blandine, *La pièce montée*, Stock, 2006, Poche.

PLANTIER Evelyne, *Animer un atelier d'écriture pour tous*, Eyrolles, 2010.

POUZADOX Claude, *Contes et légendes : la mythologie grecque*, Nathan, 2010.

RUIZ ZAFON Carlos, *L'ombre du vent*, Le livre de poche, 2006.

SHONAGON Sei, *Notes de chevet*, Connaissance de l'Orient, Gallimard/Unesco, 1985.

VARGAS Fred, *L'homme aux cercles bleus*, J'ai Lu, 2005, Poche.

WACKENHEIM Vincent, *Petit éloge de la première fois*, Folio, 2011.

Discographie

GRAND CORPS MALADE, *Enfant de la ville*, 2008.

GRAND CORPS MALADE, *3^{ème} temps*, 2010.

Table

Préface.....	9
Remerciements	11
L'art et la matière	12
Rouge feu, Noëlle Arakélian	13
Mutations, Maria Besson	16
Elle mange avec les mains, Nadine Aguilar	18
Claude, Joan Monsonis.....	20
Séraphin, Karine Bihan	22
La boulangerie de la rue des Marronniers, Zina Illoul.....	27
Objet d'imaginaire.....	30
Les essais d'Alice, Nadine Aguilar.....	30
Eclair de mémoire, Karine Bihan	32
Rêves de sable, Maria Besson	37
Ticket SVP, Zina Illoul.....	39
Le parachute, Joan Monsonis.....	41
Géométrie littéraire	44
Leçon de maths, Zina Illoul.....	45
Géométrie de vie, Joan Monsonis	48
Comme par enchantement, Karine Bihan	50
De Fabienne Oudart à vous, Noëlle Arakélian	53
Le labyrinthe et la vie	55
	152

Géométrie littéraire & autres nouvelles

Labyrinthe de mirages, Maria Besson	57
Je me suis perdue, Noëlle Arakélian	60
Détresse en Gare du Nord, Zina Illoul	63
Odalisque des temps modernes, Karine Bihan	65
Carte blanche au slam	68
Les ondes du soir, Maria Besson	69
18 heures, Karine Bihan	70
Le magnétiseur des maux, Zina Illoul	72
De l'art du proverbe et de la citation	73
Les choses qui, de Joan, Zina, Noëlle, Karine, Maria et Nadine..	81
Les choses qui font battre le cœur	81
Les choses dont le nom est effrayant.....	83
Les choses difficiles à dire	84
Les choses magnifiques	85
Les choses qui remplissent l'âme de tristesse	86
La première fois.....	87
Première rencontre, Karine Bihan.....	87
Stratégie d'un glouton, Zina Illoul	91
La magie de Noël, Joan Monsonis	93
Paroles et paroles et paroles....	95
Tourmente des neiges, Zina Illoul	95
Marcus & Sophie, Joan Monsonis	99
Dernier sursaut, Karine Bihan	102

Géométrie littéraire & autres nouvelles

Question de point de vue	107
Le vieux et le couffin, Zina Illoul	107
La grande salle de bains, Nadine Aguilar.....	109
Un dernier souvenir, Joan Monsonis.....	111
Sourire, Karine Bihan.....	113
Alléluia, Noëlle Arakélian	117
De l'autre côté de la porte	119
Vingt heures dix, Zina Illoul	119
La porte de verre, Maria Besson	122
Orage d'hiver, Noëlle Arakélian	124
Le souffle de l'aube, Karine Bihan	126
Souvenirs poussiéreux, Joan Monsonis.....	128
Faits divers.....	130
Demande de droit d'asile, Maria Besson	131
Fait divers 1914, moi le poilu, toi le déporté, Noëlle Arakélian	134
Crépuscule d'été, Joan Monsonis.....	136
Corps-à-corps	139
Ballon d'oxygène, Maria Besson	139
L'amour, ça craint, Zina Illoul	141
Liberté, Karine Bihan	143
L'atelier d'écriture « A mots croisés », c'est aussi.....	147
Bibliographie	150

Géométrie littéraire & autres nouvelles

Discographie	151
Table	152